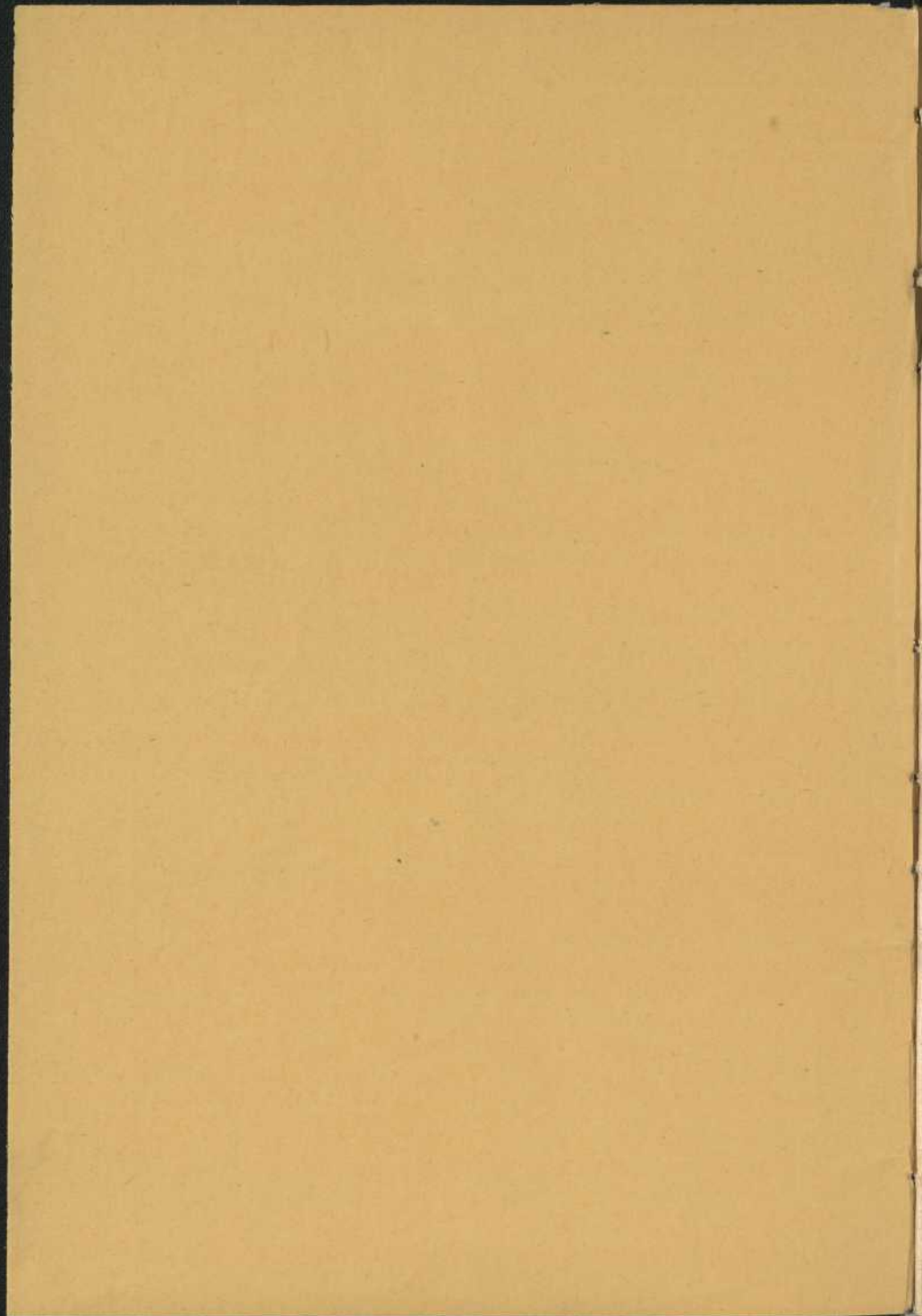


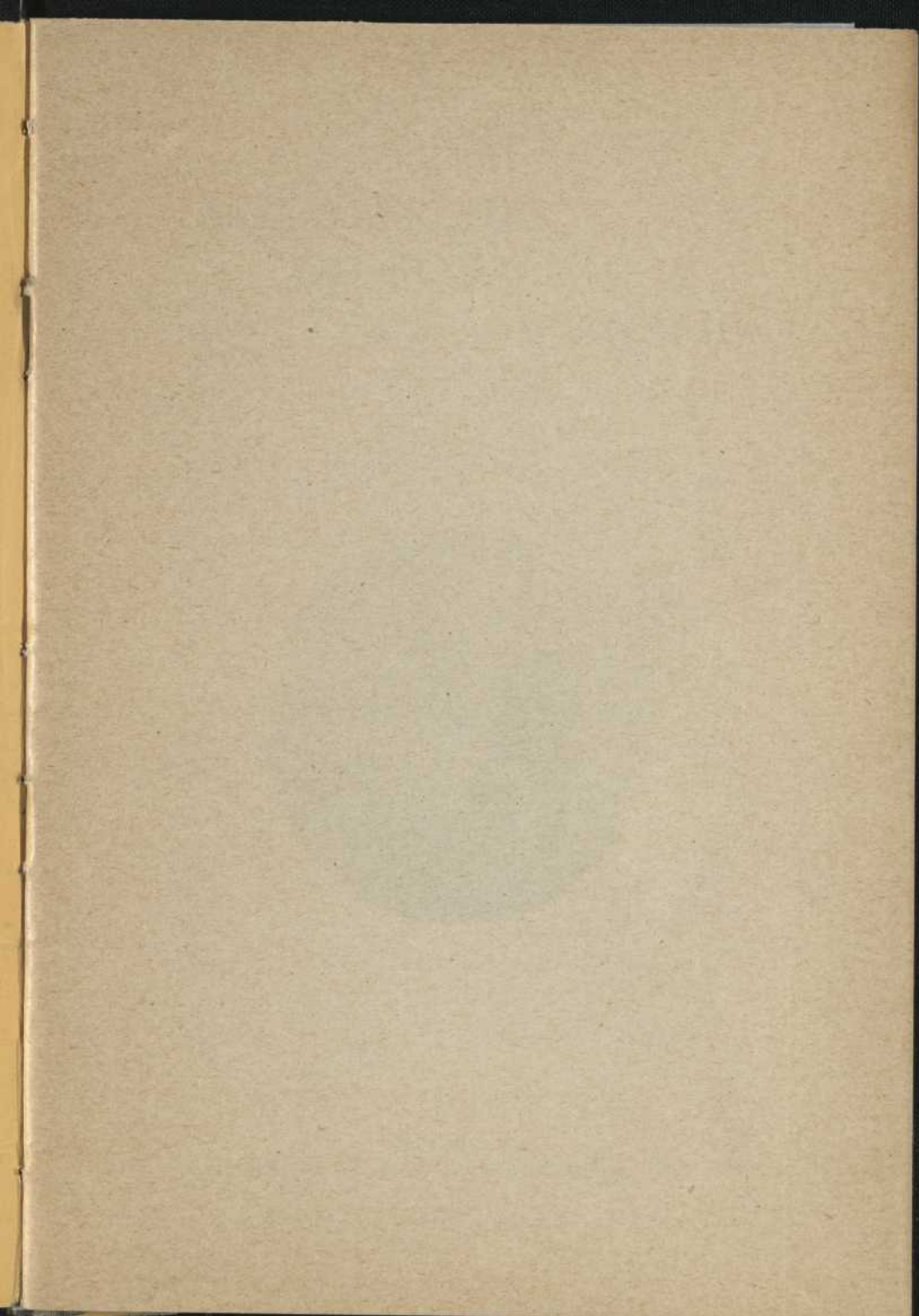
Gérard Ouellet

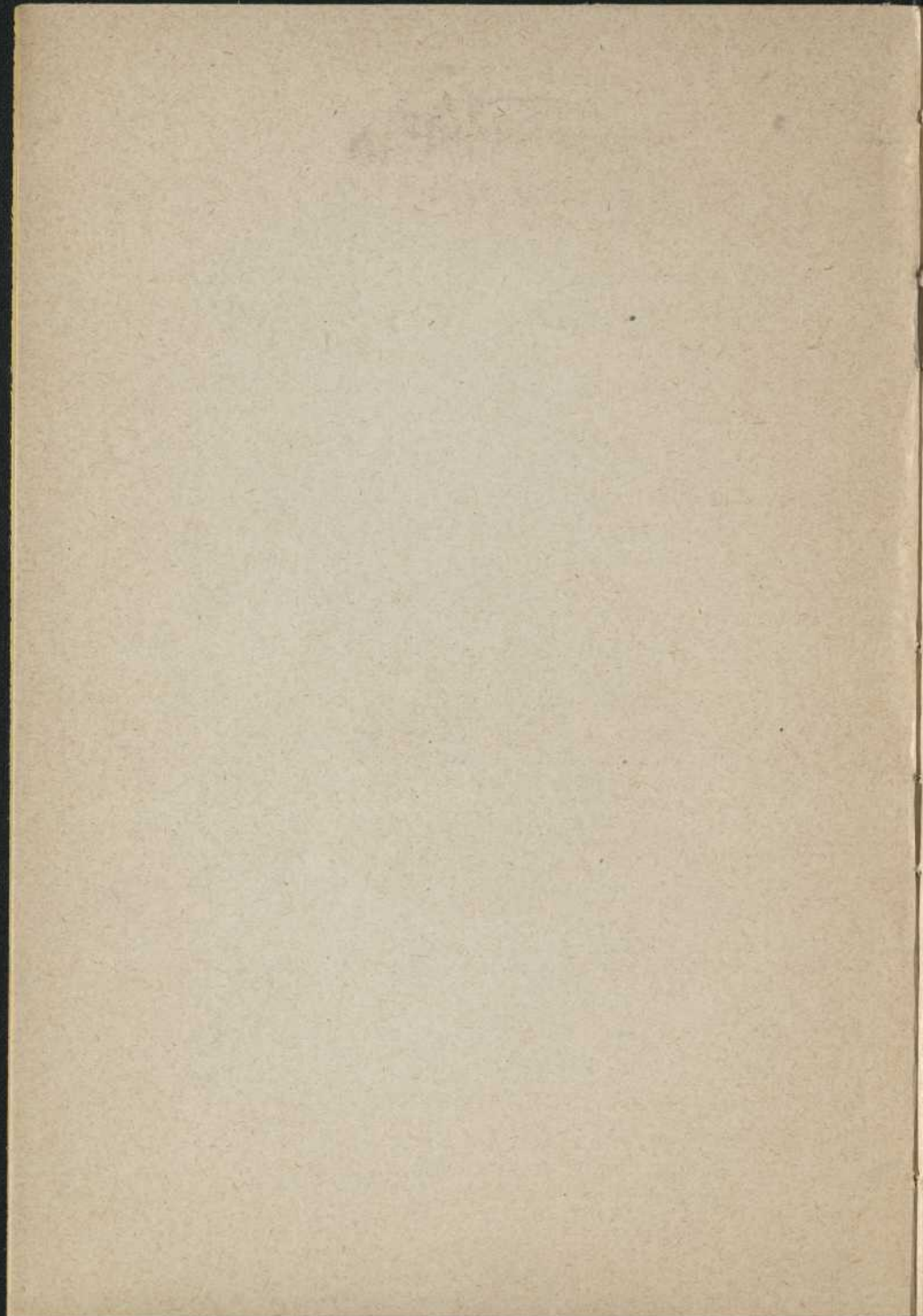
Aux Marches
du
Royaume de Matagami
(ROCHEBAUCOURT)



PUBLICATION du MINISTÈRE de la COLONISATION,
QUÉBEC - 1947







AUX MARCHES
DU ROYAUME
DE MATAGAMI
(ROCHEBAUCOURT)



Photo L. Jolin.

Publication du
MINISTÈRE DE LA COLONISATION, Québec, 1947.

OFF

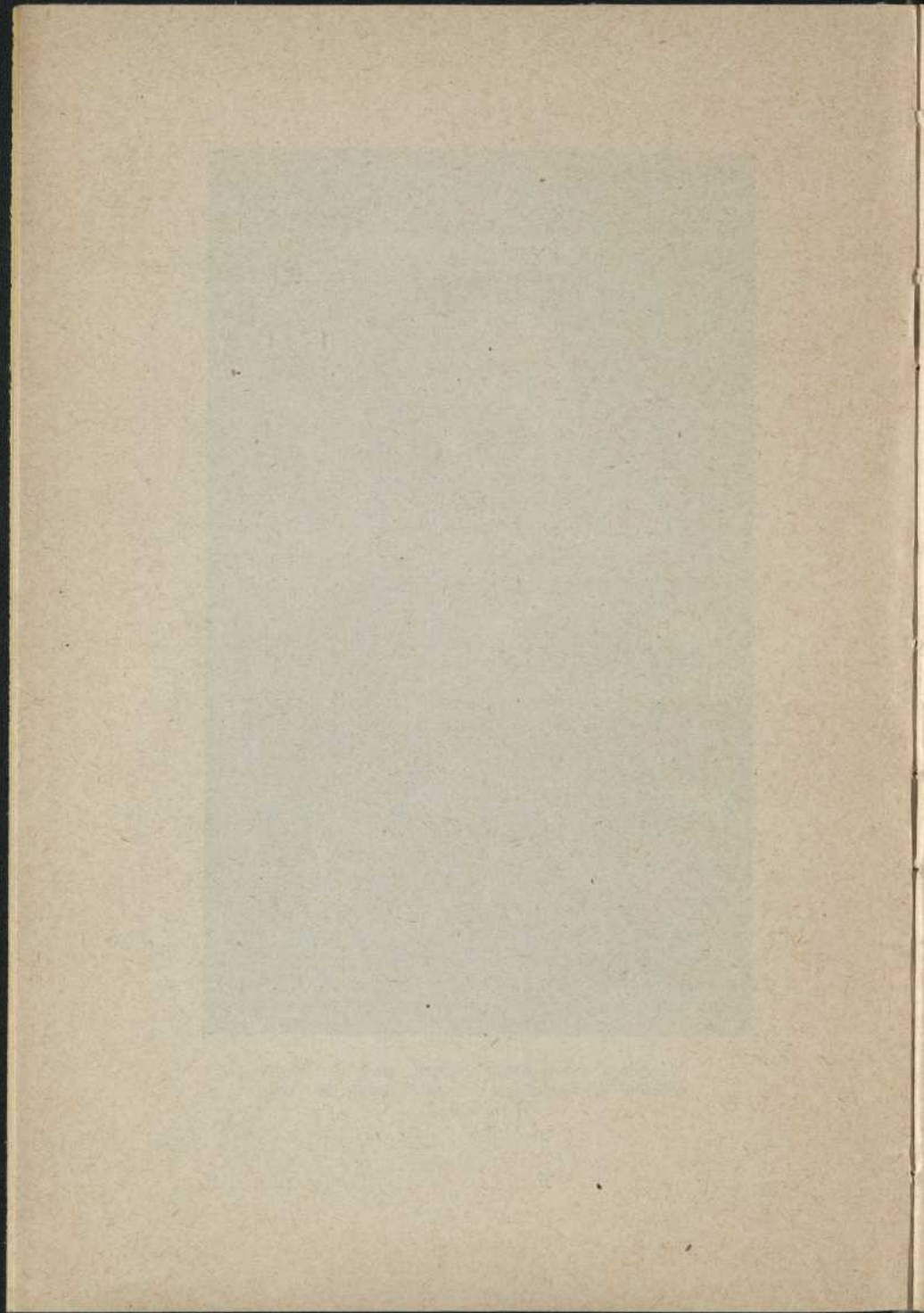
C59A1

A14/093-

1947



M. l'abbé Louis-Emile Girard, curé de Saint-Antoine de Rochebaucourt qu'il fonda au mois d'août 1935.



INTRODUCTION

ROCHEBAUCOURT !

Un nom qui, dans le vaste plateau abitibien, éclate telle une sonnerie de clairon.

Rochebaucourt où, voilà douze ans, c'était la désolation de la forêt décimée par l'incendie, grouille aujourd'hui de la vie humaine, de la vie française et catholique: le canton que l'abbé Emile Girard ouvrait à la civilisation en 1935, en pleine dépression économique, compte en effet deux paroisses: Rochebaucourt et Champsneufs.

Rochebaucourt, c'est en quelque sorte la porte d'entrée du royaume de Matagami si plein de promesses aux yeux des colonisateurs de notre époque.

Voilà le coin de patrie que le ministère de la Colonisation s'emploie à faire connaître par cette plaquette,

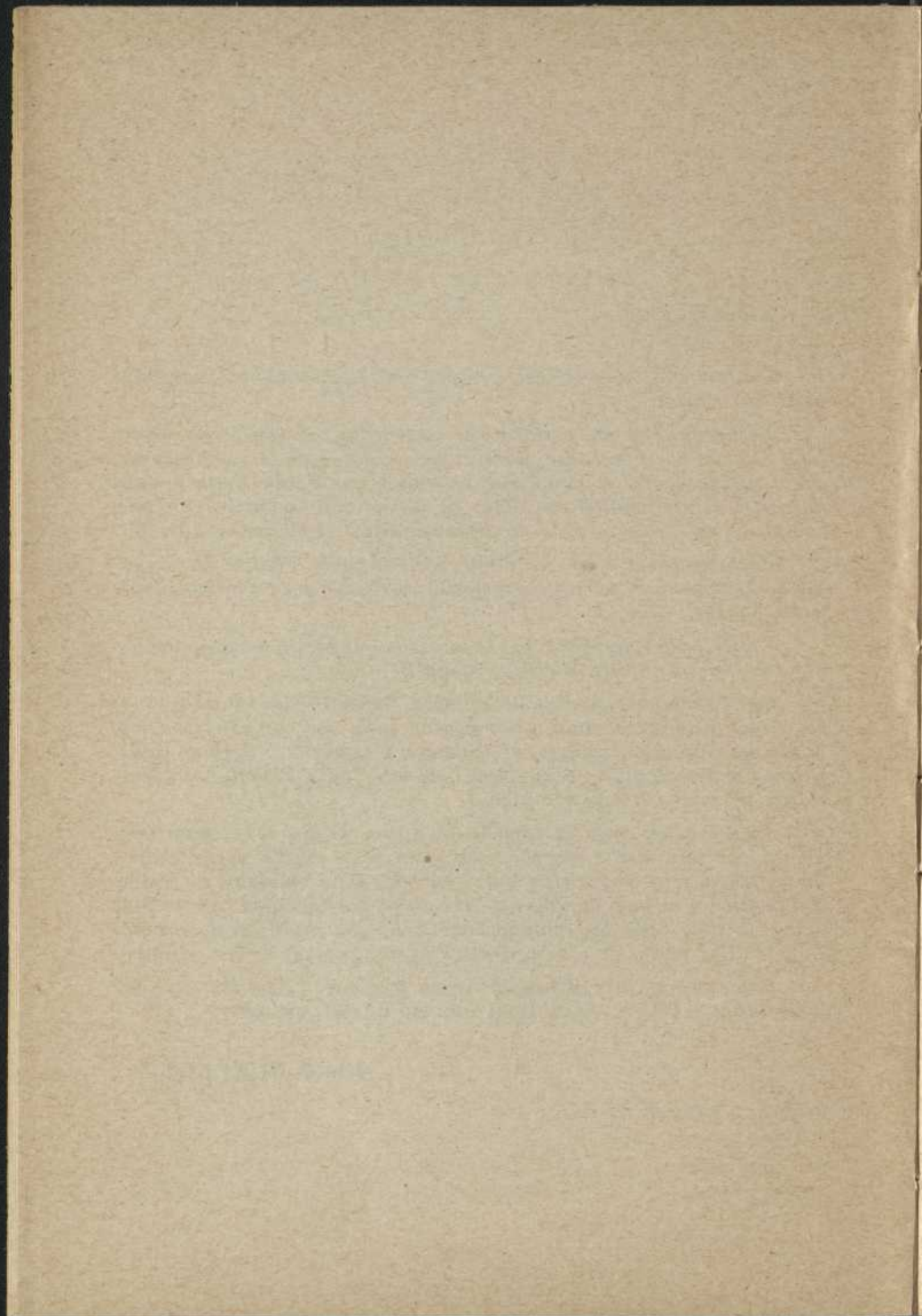
Que l'exemple conquérant de l'abbé Emile Girard, et de ses paroissiens vaillants comme lui, entraîne tous nos compatriotes qui, doués des aptitudes requises, se sentent le courage et la fierté de poursuivre l'œuvre séculaire d'un peuple de qui l'on a dit que la colonisation est pour lui une vocation !

Jeunes gens, chefs de famille, les terres neuves vous appellent ! Prêtez-leur une oreille complaisante car, même si elle sonne rude à prime abord, leur voix à elles aussi est « à moitié un chant de femme et à moitié un sermon de prêtre » ; il vous appartient d'en tirer la plus douce, la plus belle des symphonies : « élevez-y la chanson de vos blés d'or, le doux parler de vos épouses, le joyeux ramage de vos enfants !

Jeunes gens, chefs de famille de ma province, l'Abitibi et le nord québécois attendent les fils « d'une race qui ne sait pas mourir » !

Gérard OUELLET

Québec, le 26 juillet 1947

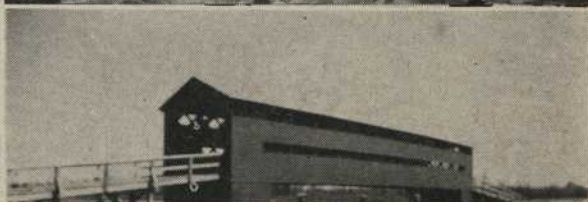
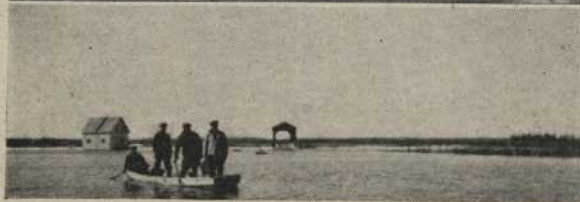


L'habit ne fait pas le moine

Assis sur une bûche, l'abbé Émile Girard sourit et se laisse distraire dans son action de grâces. De la tente-dortoir où il vient d'offrir le Saint-Sacrifice lui parviennent des bribes de conversation : « Notre curé, il est bien trop « fancy » pour des colons » ; « As-tu remarqué, y était gêné en m..... quand y nous parlait ! » ; « Oui, mais si tu avais été à sa place, tu n'aurais pas fait mieux : c'est gênant de parler quand on est tous braqués sur lui comme on était ». Le pasteur prête naturellement l'oreille — histoire de savoir quelle impression il a créée —, mais comment rattacher des noms à ces voix qui ne lui sont pas familières encore ? En effet, le curé-colon n'est arrivé que de la veille, sur la fin de l'après-midi, avec son groupe d'hommes et jeunes gens des diocèses de Saint-Hyacinthe et de Saint-Jean ; il a cependant partagé leur *char à bœufs*, de Montréal à Barraute, et avec eux il est monté en camion au rang VIII de Lamorandière, à 22 milles au nord du Chemin de fer national. L'abbé Girard connaît encore moins les colons de Valleyfield amenés deux jours avant les siens par l'abbé Henri Cloutier, missionnaire-colonisateur.

Justement, ce matin l'abbé Cloutier dit la messe dans le deuxième canton voisin, pour un autre contingent, venu de Montréal celui-là. C'est un spectacle digne des premiers temps de la colonie, cette messe en plein air sur le bord du lac Castagnier ! Y eut-il cependant plus de ferveur à Ville-Marie au temps du Père Vimont ? En tout cas la foi est grande aujourd'hui : avant de célébrer, le missionnaire a entendu plusieurs confessions et les communions s'en ressentent à l'office qui suit. Ces Canadiens français, d'où qu'ils viennent, sont donc toujours les fils de leurs valeureux ancêtres !

La scène du début, comme celle du lac Castagnier, se déroulait au matin du dimanche 11 août 1935. Ainsi, sous un éblouissant soleil d'été, au milieu d'une éclaircie de jeunes trembles à l'extrémité est du canton Lamorandière, naissait à la vie paroissiale la colonie de Rochebaucourt que l'abbé Louis-Émile Girard avait mission de mettre sur pied en terre abitibienne. Rochebaucourt,



Au bac que les pionniers se construisirent à leur arrivée, pour la traversée de la rivière La flamme, succéda un pont couvert. Le printemps, toutefois, la rivière débordait pendant des semaines rendant le pont inutilisable et retardant les cultures. En 1937 le ministère de la Colonisation commença le minage du rapide du rang X de Rochebaucourt. Les travaux, qui se poursuivirent jusqu'en 1939, furent un bienfait à plusieurs points de vue pour les pionniers.

c'était aussi la colonie 33 (la colonie 42 naîtra dans quinze jours au rang VI), car chaque fondation effectuée en vertu du « plan Vautria » portait un numéro. Pour la messe sous la tente qui la nuit abritait une cinquantaine d'hommes, l'on avait appuyé des planches sur les lits et le prêtre y avait déposé sa pierre d'autel; les fidèles avaient pris place au centre dans l'allée. La tente-dortoir servira ainsi de chapelle pendant quelque temps.

Les appréciations pittoresques de quelques-uns de ses paroissiens ne formalisent pas le jeune curé. Il y a d'abord cette action de grâces qu'il faut poursuivre sans plus de distractions. Et puis, on ne peut blâmer ces gars de réagir comme ils font: seulement, ils se fient trop uniquement aux apparences. A la vérité l'abbé Girard peut aisément à l'époque passer pour *fier*. Au contact de sa mère, la propreté même, l'élégant ecclésiastique a appris jeune à soigner sa personne. Aussi, au Séminaire de St-Hyacinthe où il était maître de discipline et à l'Ange-Gardien de Rouville où il fut ensuite vicaire, jamais il ne se serait permis de sortir non rasé de face, la soutane reluisante les chaussures non cirées. Dans sa colonie, il en rabattra vite, monsieur l'Abbé: aux souliers cirés seront substituées les bottes — il ne portera pas autre chose pendant un an: de jolies bottes blanches qui auront le seul défaut de faire eau; les salopettes remplaceront la soutane qui en aura vu de toutes les couleurs; quant à la barbe, eh! bien, elle poussera: le prêtre que l'on avait cru « fancy » la rasera quand il en aura le loisir. Le curé-colon a bien d'autres préoccupations et les pionniers de Rochebaucourt ont un vrai curé-colon.

Ses paroissiens ont-ils besoin d'une autre preuve de la facilité d'adaptation de leur pasteur à sa nouvelle situation? Qu'à cela ne tienne, ils l'auront le lundi matin quand l'abbé Girard se mettra avec eux à la construction du bac qui permettra de traverser la rivière Laflamme, et ensuite aux travaux de chemins. Et puis monsieur le curé ne fait-il pas comme tout le monde sa lessive à la rivière! Il le faut bien: l'élément féminin fait totalement défaut dans la colonie. M. Girard sera si peu « fancy » qu'un jour où, assis, il regarde travailler à la voirie, le contremaître qui de loin le prend pour un tire-au-flanc, s'amène en disant avec humeur: « Je vais le relever ce m.....-là! » On devine la confusion du quidam quand il reconnaît le curé de Rochebaucourt.

Voilà donc l'abbé Girard à la tête d'une paroisse de colonisation. Ce n'est pourtant pas pour Rochebaucourt qu'il a d'abord

été désigné. Le fait vaut d'être raconté, encore qu'il ne doive pas nous surprendre si nous nous reportons à cette époque où, sous la poussée de l'opinion publique aiguillonnée par le chômage, l'État fait de la colonisation sur une haute échelle mais sans guère de préparation : il est débordé.

On est en 1935. Les abbés Eucher Martel et Wilfrid Fernet, deux prêtres extrêmement dévoués, sont missionnaires-colonisateurs pour les diocèses de St-Hyacinthe et de St-Jean, respectivement. Aux colons de ces deux secteurs le ministère de la Colonisation a assigné le canton Montreuil en Témiscamingue, tandis que les gens du diocèse de Valleyfield, où l'abbé Henri Cloutier est missionnaire, se sont vu attribuer le canton Manneville. Nous faisons entrer immédiatement en scène les diocésains de Mgr Alfred Langlois puisque, on l'a vu, ils interviennent dans la fondation de Rochebaucourt.

En hommes qui ne procèdent pas à l'aveuglette, les abbés Martel et Fernet vont voir d'abord le territoire où s'installeront leurs protégés. Une déception les y attend : jamais le sol rocheux, voire montagneux, de Montreuil ne conviendra à leurs gens des plaines du Richelieu et de la Maska. Sans perdre de temps, les missionnaires communiquent avec l'hon. Irénée Vautrin. Le ministre veut bien les satisfaire ; après une conversation téléphonique avec Julien Beaudry, agent des terres à Amos, il offre Rochebaucourt en Abitibi. La classification n'y est pas faite, mais tout laisse croire que le canton est colonisable. Les deux abbés acceptent sous bénéfice d'inventaire.

Comment l'abbé Girard intervient-il en tout cela ? C'est ce que nous allons voir.

Le 12 juillet 1935, à peu près au moment où les abbés Martel et Fernet refusent le canton Montreuil, un jeune prêtre de haute taille et à l'allure décidée, cheveux noirs et yeux bleus tirant sur le gris, pénètre dans l'évêché de St-Hyacinthe. Ce prêtre, c'est l'abbé Émile Girard, vicaire depuis 1932 à l'Ange-Gardien de Rouville où il se dévoue avec bonheur sans rien demander de plus. Le jeune abbé est originaire de Ste-Rosalie de Bagot où il est né le 22 septembre 1901 du mariage de Xavier Girard, cultivateur, et de Rose-Alba Côté. Il a fait ses études secondaires à St-Hyacinthe et sa théologie à Québec pour la première année et au grand Séminaire de Montréal pour les trois autres années. Ordonné en

la cathédrale maskoutaine le 2 juin 1928 par Mgr Decelles, il est nommé peu après deuxième maître de discipline à son alma mater. Il se dépense pendant quatre ans à cette tâche. Comme pendant trois ans de ce stage, l'abbé Aldée Desmarais est directeur de la maison, les deux prêtres se lient d'amitié.

Aussi l'abbé Girard est-il prévenu quand il entre dans le cabinet de son Évêque car il est passé voir auparavant Mgr Desmarais, auxiliaire du diocèse depuis 1931. Ce dernier lui a dit très amicalement : « Monseigneur Decelles t'a demandé; il a une proposition à te faire. Je ne veux pas être indiscret: il t'exposera lui-même son offre. Cependant, si j'ai un conseil à te donner, accepte sa propo-



Le campement dans lequel s'installèrent les pionniers de Rochebaucourt à leur arrivée au rang VIII. Cette tente servit de première chapelle.

sition. » L'abbé Girard sait que l'Auxiliaire lui veut du bien. Il est donc gagné d'avance quand quelques minutes plus tard l'Évêque lui dit : « Je t'ai fait venir parce que j'ai un service à te demander. Tu seras libre d'accepter. Je dois envoyer quelques-uns de mes diocésains dans le *Grand-Nord* et j'ai besoin d'un prêtre pour les y conduire et passer avec eux quelque temps. » Fixant alors dans les yeux son interlocuteur, Monseigneur ajoute : « Tu pourras rester trois semaines..... trois mois.....trois ans. Tiens, tiens ! si tu veux rester tu resteras, si tu veux revenir tu reviendras en n'importe quel temps et je te récompenserai pour le service que tu me rends. »

Comment refuser un si bon père, se dit intérieurement le vicaire de l'Ange-Gardien, entrevoyant les sacrifices qu'il lui faudra consentir là-bas mais aussi le bien à accomplir auprès des colons de Montreuil ? L'abbé Girard se rappelle d'ailleurs le conseil de Mgr Desmarais au contact de qui il a tant appris, principalement en ce qui regarde le gouvernement des hommes. Sans hésiter, il prononce le « fiat » : il est curé de Montreuil au Témiscamingue. Cure éphémère pourtant puisqu'elle durera trois heures !

Les desseins de la Providence sont insondables, répète-t-on justement. On le constate une fois de plus ici. L'abbé Girard a toujours attribué à Mgr Desmarais sa vocation de missionnaire-colonisateur. Monseigneur ignorait à ce moment-là que quatre ans plus tard il deviendrait lui-même un grand missionnaire par la fondation du diocèse d'Amos. Il fut en tout cas bien payé de l'orientation qu'il avait donnée à son collaborateur. La nomination de Mgr Desmarais fut une bénédiction pour l'Abitibi, proclame le curé de Rochebaucourt.

Avec autant d'empressement que de générosité l'abbé Girard a accepté la proposition de son supérieur, mais à l'enthousiasme du moment succède bientôt une période creuse. Une fois « revenu de ses émotions », le jeune prêtre se prend à songer — c'est si naturel — au bon curé de l'Ange-Gardien, l'abbé Lemonde, avec qui il s'entend parfaitement, il pense aussi aux excellents cultivateurs pour qui il se dévoue depuis trois ans avec une satisfaction qui a vite noyé le chagrin éprouvé au départ du cher Séminaire de St-Hyacinthe. Et puis, Montreuil, c'est une paroisse à fonder de toutes pièces avec des gens qu'il ne connaît guère, et le Témiscamingue est bien éloigné des vallées de la Maska et du Richelieu ! L'abbé Girard songe à tout cela quand, ce jour-là, il prend le dîner chez son père à Ste-Rosalie. Voici qu'il est mandé au téléphone : Mgr Decelles l'avise que les abbés Martel et Fernet ont refusé Montreuil ; on leur a offert Rochebaucourt mais ils visiteront le canton avant d'accepter. De fait Monseigneur invite M. Girard à accompagner les deux missionnaires-colonisateurs dans leur tournée d'inspection.

Ainsi donc la cure de Montreuil s'est évanouie : l'abbé Girard est curé sans cure. Il en sera ainsi pendant une semaine. Sept jours plus tard nous retrouvons les abbés Martel, Fernet et Girard à Amos où Julien Beaudry, « le grand boss de la colonisation en Abitibi », les accueille à bras ouverts. M. Beaudry veut réelle-

ment accommoder les visiteurs qui sont d'ailleurs des *pays* puisqu'il est lui-même originaire de Saint-Marc-sur-le-Richelieu et qu'il a étudié au Séminaire de Saint-Hyacinthe. Dans son pays d'adoption Julien Beaudry n'a pas oublié la *mère-patrie*.

C'est alors l'inspection de Rochebaucourt. Les trois abbés sont enthousiasmés car ils jugent ce canton supérieur à ce qu'ils ont vu depuis leur entrée en pays neufs. C'est en tout cas le jour



Croix au chemin bénite au rang VIII pour commémorer le premier anniversaire de la paroisse.

et la nuit avec Montreuil par où ils sont passés. A cette époque l'on vient à l'Abitibi par l'Ontario et le Témiscamingue car la route Mont-Laurier-Senneterre n'est encore qu'à l'état de projet; elle sera entreprise pour de bon en 1936. Visite concluante: l'abbé Girard a enfin sa cure. Pendant plusieurs années sa paroisse marquera la limite de la civilisation à l'extrémité nord-est de l'Abitibi.

Avant que les colons ne s'y installent, voyons ce qu'est le canton Rochebaucourt. M. Jean-Baptiste Pouliot, ingénieur forestier, nous en fournira la description.

Borné au Nord par Despinassy, à l'Est par Ducros, au Sud par Carpentier et à l'Ouest par Lamorandière, Rochebaucourt, comme la plupart des cantons d'Abitibi, a une superficie d'environ 100 milles carrés. Proclamé officiellement le 9 décembre 1916 et subdivisé par l'arpentage en 1918, il renferme dix rangs de soixante-deux lots, ou un total de six cent vingt-cinq lots d'une superficie approximative de cent acres chacun.

Rochebaucourt est d'accès facile par voie d'eau. On s'embarque en canot sur la rivière Laflamme à Barraute, village bâti le long du Chemin de fer national à 410 milles au nord-ouest de Québec et l'on gagne ainsi le Nord. La rivière Laflamme traverse les cantons Barraute et Lamorandière et pénètre dans Rochebaucourt par le rang VIII. Dans ce canton elle semble se complaire car, passé le rang X, elle revient vers le Sud jusque près du rang VIII puis s'engage résolument vers le Nord pour traverser Despinassy et se jeter, à une cinquantaine de milles de Rochebaucourt, dans la rivière Bell, principal affluent du lac Matagami.

Le réseau hydrographique de ce secteur est très simple, dit M. Pouliot. Tout le territoire est drainé par la rivière Laflamme. Parmi les cours d'eau qui alimentent celle-ci dans Rochebaucourt même, les trois principaux sont: le plus à l'Est, la rivière Charlemagne qui, après avoir serpenté dans les rangs VIII, VII, VI et V (elle coule vers le Sud, celle-là) se jette dans la Tourville près de la partie sud-ouest du lot 27 du rang V; la Tourville qui se déverse dans la Laflamme sur le lot 18 du rang VIII, après avoir traversé les rangs de I à VII inclusivement; à l'ouest de la rivière Tourville, la Rochebaucourt qui, comme la précédente, traverse les rangs de I à VII et se jette dans la Laflamme sur le lot 13 du rang VIII.

Avec tous ces cours d'eau, disons-le incidemment, il n'est pas surprenant que la paroisse de l'abbé Girard compte quelque onze ponts. Ce serait même la paroisse abitibienne avec le plus de ponts.

S'il est facile aujourd'hui d'atteindre Rochebaucourt par terre, il n'en allait pas de même en 1935. Deux routes conduisent maintenant au cœur même du canton: l'une part de Barraute et va tout droit vers le Nord sur une distance de 16 milles, jusqu'au lot 38 du rang VIII de Lamorandière pour se diriger ensuite vers l'Est sur une distance de 6½ milles jusqu'à l'église de Saint-Antoine de Rochebaucourt. L'autre origine à la route Senneterre-Amos, sur

le lot 34 entre les rangs IX et X de Courville, se dirige vers le Nord-Est sur une distance de onze milles, au cours de laquelle elle traverse les dix rangs du canton Carpentier, et pénètre dans Rochebaucourt au lot 44 du rang I. De là elle continue sur un mille vers le Nord pour rejoindre le chemin du rang II qui file vers l'Ouest sur une distance de quatre milles jusqu'à l'église de St-François d'Assise.



Avant la construction de l'église, en 1938, les offices paroissiaux se déroulaient dans la maison de Rolland Fournier. Photo prise le 12 juin 1938.

Voyons maintenant la topographie de Rochebaucourt, toujours avec le concours de M. Pouliot. Ce canton, nous dit le technicien, est complètement situé dans la « zone d'argile » qui s'étend à l'Est dans le voisinage de la rivière Bell et vers l'Ouest au delà de la frontière interprovinciale Québec-Ontario. Il présente l'aspect d'une plaine où émergent quelques « eskers » : élévations légères, sensiblement orientées Nord et Sud, constituées de sable et de gravier, et communément appelées dos d'ânes. Les affleurements rocheux y sont clairsemés. On en trouve quelques-uns dans le lit des rivières et des ruisseaux. Ceux encore plus ra-

res qui se rencontrent à l'intérieur des terres dépassent à peine de quelques pieds le niveau de la plaine environnante.

Bien qu'il soit doté d'un réseau hydrographique assez ramifié, le canton Rochebaucourt, soutient M. Pouliot, est loin d'être parfaitement drainé, car on y rencontre de grandes étendues gorgées d'eau, surtout dans sa partie est. L'écoulement des eaux par les ruisseaux et les rivières n'est donc pas suffisant pour assurer un égouttement adéquat des terres. L'intervention de l'homme, sous forme de débarras, de creusage de certains cours d'eau, de fossés pratiqués dans les terres, est nécessaire pour compléter le travail de la nature.

M. Pouliot souligne enfin que Rochebaucourt est, par son système hydrographique, totalement inclus dans le bassin de drainage du lac Matagami situé à 80 milles plus au Nord. Ce bassin d'une superficie dépassant 20,000 milles carrés, dont un quart environ est présumé propre à la culture, renferme probablement de riches gisements miniers et sûrement d'énormes quantités de matière résineuse de toute première valeur pour l'industrie de la pulpe et du papier, voire celle du sciage.

C'est en 1935 et en 1936 (après l'arrivée des pionniers) que le canton Rochebaucourt a été classifié, par A. Duval et E. Duplessis. Il a été trouvé propre à culture dans la proportion de 60% environ. Le sol cultivable, affirme M. Pouliot, se trouve surtout dans la partie ouest, alors que le secteur est est en majeure partie recouvert de tourbières vastes et profondes qui sont, pour le moment du moins, inutilisables pour fins agricoles. Les sols de Rochebaucourt forment un épais manteau d'éléments fins, argileux et sableux, plus ou moins stratifiés, qui ne sont probablement rien autre chose que des dépôts de l'ancien lac postglaciaire Ojibway, lequel occupait l'emplacement de la « zone d'argile » mentionnée précédemment.

Si les colons actuels de cette région sont, note encore le technicien, assurés d'avoir à cultiver des sols fertiles, ils sont moins bien partagés au point de vue de la forêt car celle-ci a été considérablement ravagée par l'incendie à plusieurs reprises. Il résulte de ce fait que maints défricheurs des paroisses de St-Antoine et de St-François d'Assise fournies à même Rochebaucourt, de la première surtout, manquent de bois pour leurs différents besoins domestiques. Afin d'atténuer cet inconvénient, la Province a mis en ré-

serve cantonale un bloc de terrain de 190 lots impropres à la culture dans la partie est du canton. Les parcelles de forêt verte que renferme encore ce secteur permettent de répondre partiellement aux besoins.

Voilà pour la description et les ressources du canton Rochebaucourt. Ces renseignements techniques, que l'on trouvera peut-être fastidieux à prime abord, nous les avons crus nécessaires pour éclairer sur leur milieu les résidents actuels et futurs de Saint-Antoine et de Saint-François d'Assise.

Et nous revenons aux débuts de la paroisse de l'abbé Girard.

En route pour la " Colonie 33 "

Dans la salle commune de la vétuste gare Moreau, à Montréal, le soir du vendredi 9 août 1935, une trentaine d'hommes, gens mariés pour la grande majorité, rassemblés au milieu de bagages hétéroclites, causent à voix haute en fumant, qui la pipe, qui une rouleuse. Dans le groupe bigarré se détache la haute silhouette noire de l'abbé Émile Girard. Le temps est en effet venu pour le « curé de Rochebaucourt » de conduire en colonie le premier contingent de ses défricheurs recrutés par les abbés Martel et Fernet dans leurs diocèses respectifs. Le pasteur noue connaissance avec ses paroissiens, des nouveaux venus pour lui, sauf ceux qu'il a rencontrés en compagnie de M. Martel alors que celui-ci organisait les départs dans la région de St-Hyacinthe. Puis c'est l'appel : « En voiture ! » Les colons montent dans le wagon mis à leur disposition pour le trajet qui durera toute la nuit et bien au delà. L'abbé Girard aurait pu pour sa part se payer le confort d'un lit dans le char-dortoir, mais il juge de son devoir d'être au milieu de ses gens pour partager avec eux les ennuis du trajet. Toutefois, ses compagnons de route observent que « monsieur l'Abbé » ne semble pas dans son assiette. C'est que dans la gare tout à l'heure il a appris une mauvaise nouvelle : le matin même le curé Ephrem Lemonde est tombé frappé de paralysie et, aux derniers renseignements, il était encore inconscient. Son ancien vicaire ne saurait rester insensible car il estime comme un père ce prêtre qui le lui rend bien d'ailleurs. L'abbé Girard sait que son départ a été pour quelque chose dans l'aggravation de l'état de santé du curé de l'Ange-Gardien ; l'autre jour il a même fait part de ses appréhensions à son évêque. Navré, il pressent que c'est la fin. De fait, sans avoir repris conscience, l'abbé Lemonde décèdera le dimanche matin alors que l'abbé Girard fera naître Rochebaucourt à la vie paroissiale.

C'est la mort dans l'âme que M. Girard monte dans le train. Ainsi donc l'épreuve le frappe au départ, mais rien ne saurait abatre ce caractère fortement trempé. Des traverses, il en connaîtra sans doute bien d'autres dans son nouveau champ d'action. Il est homme à y faire face. Comme dérivatif, le curé s'affaire auprès

de son monde qu'il encourage d'un mot et prépare à son nouvel état de vie. Pour le très grand nombre pourtant, c'est le retour à la vie ancienne puisque la majorité de ces colons ont une expérience agricole.

Le trajet s'est fait sans encombre. Le samedi, à l'heure du dîner, le groupe descend à Barraute. Sont là pour l'accueillir: Julien Beaudry, agent des terres à Amos, et Ernest Laforce, préposé à la colonisation française au Chemin de fer national. Aussitôt s'organise le transport en camion vers Lamorandière. Rappelons qu'en effet la « colonie 33 » débute dans Lamorandière car le



L'eau potable était rare à l'ouverture de la colonie. Pareille scène était fréquente aux débuts de Rochebaucourt.

campement où se retireront les pionniers à leur arrivée se dresse à l'extrémité est de ce canton. Cette tranche de Lamorandière est d'ailleurs incluse dans la paroisse projetée de Rochebaucourt.

À leur entrée dans la colonie les protégés de l'abbé Girard sont heureux de trouver au rang VIII un campement convenablement aménagé. L'abbé Henri Cloutier y loge depuis deux jours avec ses colons de Valleyfield. M. Vautrin a autorisé le changement dans leur cas aussi car l'on a vu que le canton Manneville leur avait été réservé. Les pionniers de Rochebaucourt s'instal-

lent donc sous la tente. L'abbé Girard, quant à lui, partage celle du contremaître Frenette et du commis Joseph Matte.

Avoir une pierre où poser leur tête est déjà beaucoup pour les arrivants. Le campement est cependant provisoire. Tout est à faire dans la colonie. Aussi, dès le lundi matin commence la construction du bac avec lequel on franchira la rivière Laflamme. On s'attaquera, également sans retard, à la construction du chemin du rang VIII et des maisons. Il faudra naturellement à ces gens des demeures pour recevoir leurs familles quand elles s'amèneront dans quelques semaines. On ne songe pas, en effet, à faire venir femmes et enfants en pleine forêt, si l'on peut qualifier ainsi la pousse de jeunes trembles aux alentours du campement. Il reste cependant que la séparation des familles, qui se prolongera, créera dans la colonie un état d'âme dont les effets compliqueront la tâche du curé.

Il y a aussi que les pionniers viennent de régions différentes. L'esprit malin prend plaisir dès le début à attiser une animosité dommageable. Hommes sages sans doute, les colons du diocèse de Saint-Jean restent plutôt indifférents, mais il n'en va pas de même des Maskoutains et des protégés de l'abbé Cloutier. Au surplus, parce qu'il vient de la région de St-Hyacinthe, les gens de Valleyfield soupçonnent volontiers le curé de vouloir favoriser « les siens ». Pour compliquer la situation, arrivés les premiers, les Valleyfieldois ont choisi les lots en bordure de la rivière Laflamme, qui paraissent plus avantageux car un semblant de chemin se rend à la savane, soit au lot I de Rochebaucourt. Au surplus, la rumeur se répand que l'église se dressera dans le voisinage du lot 50 du rang VIII de Lamorandière. Comme les défricheurs de la « colonie 33 » devront essaimer vers l'Est, ils seront éloignés d'autant du centre de la paroisse.

Les relations ne sont donc pas très cordiales entre colons de St-Hyacinthe et de Valleyfield. C'est dans cette atmosphère que l'abbé Girard inaugure son ministère de colonisateur. Grâce cependant à son doigté et, pour tout dire, à la flamme apostolique qui l'anime, le pasteur en arrivera à extirper les germes de discorde et à faire de ses paroissiens un troupeau uni. Le curé aura d'ailleurs le concours de l'abbé Cloutier dans cette tâche délicate.

Les premiers quinze jours en colonie se passent tant bien que mal, marqués à peu près uniquement par un âpre travail. Et voici que s'amène des diocèses de St-Jean et de St-Hyacinthe un second contingent d'une cinquantaine d'hommes. Conduits par l'abbé

Armand Dupont, assistant-missionnaire-colonisateur dans le diocèse de Mgr Decelles, ces gens s'installent dans le rang VI de Rochebaucourt. Ils n'oublieront pas de sitôt, ceux-là, les difficultés éprouvées à leur entrée dans la colonie 42. Ils sont exténués quand ils atteignent leur campement, mais la Providence les favorise d'une autre façon en les plaçant sous la gouverne d'un contre-maître de première main, Donat Trudel, homme d'expérience et de grand jugement, un caractère capable de renverser les obstacles insurmontables, un vrai tempérament de chef. M. Trudel installe le mieux possible les arrivants et les encourage de toutes



*Poisson de 15 lbs sorti de la rivière Laflamme au printemps de 1936
par Rolland Fournier et Emery Pepin.*

manières. Sans retard il voit à faire graveler le chemin du rang VI de Lamorandière que le groupe a emprunté pour entrer dans la colonie. Deux jours après leur arrivée, les colons sont à l'œuvre aussi pour ouvrir un chemin neuf vers Rochebaucourt. Travail pénible à la vérité mais qui s'accomplit néanmoins avec diligence. La paroisse de Rochebaucourt, son curé le premier, reconnaît volontiers ce qu'elle doit à Donat Trudel. Ses qualités de chef ont permis à cet homme supérieur de réussir des tâches où maints autres eussent échoué. Les colons qu'il dirigeait n'étaient pas des

enfants d'école; son tact et sa force de caractère lui gagnèrent la confiance et le concours de tous, même de ceux qui se proclamaient volontiers des durs.

L'arrivée de défricheurs dans le rang VI de Rochebaucourt fait que l'action du prêtre doit maintenant porter sur deux secteurs distincts séparés par la forêt. L'abbé Girard s'empresse d'aller rencontrer ses nouvelles ouailles. Le lendemain matin l'abbé Dupont dit pour elles la messe puis, à pied à travers bois, accompagne le curé qui vient célébrer au rang VIII. Celui-ci a organisé pour l'après-midi une pieuse cérémonie: la plantation et bénédiction d'une croix sur le lot 56 du rang VII, à proximité de la rivière Lafflamme. Ainsi, en dépit des sentiments hostiles que certains d'entr'e eux nourrissent envers leurs compagnons, ces hommes montrent qu'ils ont la foi et placent leur espoir dans Celui qui est seul en mesure de leur donner la paix du cœur et d'assurer au même coup la réussite de leur courageuse entreprise. Le sermon que prononce à cette occasion l'abbé Dupont est d'ailleurs propre à fouetter le courage de ces colons que travaille déjà la nostalgie.

Le curé a donc à vrai dire deux colonies à desservir. Il s'emploie à accommoder ses paroissiens en disant un matin la messe au rang VIII et le lendemain au rang VI. Le dimanche, toutefois, il célèbre et prêche dans les deux rangs. Il en sera ainsi pendant plus de quatre mois. Avantageuse pour les colons, cette pratique l'est moins pour le missionnaire qui doit parcourir chaque jour un mauvais sentier en bordure de la Lafflamme. Ses belles bottes blanches seraient bien commodes si elles ne faisaient eau... A compter de janvier 1936 l'abbé Girard modifie sa façon de procéder : il passe une semaine au rang VIII et la suivante au VI et ainsi de suite, sans manquer de dire la messe aux deux endroits le dimanche. Si, pendant ce temps, il est appelé dans l'autre rang, il s'y rend mais en revenant toujours à son pied-à-terre de la semaine. Jusqu'à juillet de la même année le curé alterne ainsi d'un camp à l'autre. Mais il va falloir opter un jour pour un endroit. Il apparaît au pasteur que l'église serait bien située sur le lot 17 du rang VI dont il occupe la maison. Aussi retient-il cet emplacement pour la Fabrique, en attendant que Mgr Rhéaume vienne lui-même désigner le site de l'église.

Nous voilà ainsi à juillet 1936 et nous n'avons pas reparlé des familles des pionniers. Elles sont pourtant à Rochebaucourt depuis quelques mois et c'est bien tant mieux car maints défri-

cheurs n'auraient pas tenu plus longtemps. C'est seulement à la fin de décembre, toutefois, que se sont amenés les premiers dépendants.

On imagine facilement l'état d'âme des colons pendant ces mois de séparation. Les hommes s'ennuyaient terriblement et il n'en allait pas autrement « en bas » chez les femmes et les enfants. La grande crainte des pionniers de Rochebaucourt, c'était que leurs proches fussent dans la misère noire car ils les savaient dénués de tout. Le fait que le courrier ne venait qu'une fois la



L'abbé Girard au milieu des bambins et fillettes qui ont fait leur profession de foi (communion solennelle) dans la chapelle temporaire chez Rolland Fournier, au rang VII.

semaine ne calmait pas les appréhensions dans la colonie 33. Aussi chaque *soir de malle* le curé voyait envahir le « campe » qui lui servait de bureau : on venait le mettre au courant des nouvelles : elles étaient généralement mauvaises : la maladie des enfants qui paraît habituellement plus grave qu'elle ne l'est en réalité, surtout à distance ; il y avait aussi les changements de logis forcés, et toute une kyrielle d'autre misères humaines, grandes et petites. L'abbé Girard était bien convaincu que des femmes noircissaient à dessein le tableau dans le but de faire hâter leur départ pour Rochebaucourt. C'était humain mais également inutile car il fallait que les maisons fussent construites au préalable.

Le récit de tous les ennuis de ses paroissiens ne contribuait guère à dorer l'existence du curé. Homme sensible, il ne se défendait pas d'être ému à la vue des rudes travailleurs qui, pleurant à chaudes larmes, lui criaient leur angoisse. Aussi comprend-on facilement l'abbé Girard quand il dit: « J'aimais mes colons et j'entendais avec chagrin les réflexions amères de ces hommes las de souffrir moralement. Je comprenais alors combien la misère peut être déformatrice. »

Maintenant, faut-il décrire le départ des familles de la ville? Plusieurs lecteurs auront comme nous assisté à pareille scène, à Québec ou ailleurs. Nous nous rappelons ces foules grouillantes de femmes avec des mioches pendus à leur jupe, quand elles n'en tenaient pas dans leurs bras parce qu'ils étaient tropjeunes pour marcher. Les plus vieux gambadaient dans la salle des pas perdus tandis que les tétés, souvent, pleuraient: il arrivait que le lait avait suri dans la bouteille. Tout de même les mamans ne semblaient pas découragées. Aucune d'elles n'avait l'impression de s'en aller aux noces mais aucune d'elles n'avait non plus cette expression désolée que l'on imaginerait chez des déportées. Ces femmes savaient qu'elles se dirigeaient vers un coin de la province où la vie serait rude (pour des citadins et villageois — et il y en avait — habitués au confort relatif de la ville, ça compte), mais elles savaient aussi qu'elles tournaient le dos à bien des angoisses: chômage forcé du mari, table dégarnie, enfants en haillons, évincement d'un logis — un taudis, souvent, — dont on ne parvenait pas à acquitter le loyer en dépit du « secours direct »; elles savaient qu'elles s'en allaient dans un lieu où elles auraient la chance de refaire leur vie: se créer un foyer à elles, travailler dur certes mais travailler pour elles et assurer par leur courage et leur labeur l'avenir des petits. C'est cela sans doute qui donnait à ces mamans sinon une mine follement réjouie au moins cette expression de résignation non empreinte de tristesse. Partir pour les colonies à cette époque, c'était peut-être une aventure, mais une aventure qu'il valait la peine de tenter puisqu'elle donnait le coup de grâce à tant de cauchemars. Et puis il y avait ceci encore que ces femmes allaient retrouver leurs maris et ces enfants leurs pères. Pour l'instant cette pensée suffisait à dissiper toute idée noire.

Le premier groupe de familles arrive donc fin décembre. A leur descente du convoi femmes et enfants sont conduits au sous-sol de l'église de Barraute où sont aménagés cantine et dortoir

pour ceux qui devront y passer la nuit. Les automobiles et camions dont on dispose sont utilisés pour transporter dans la colonie les arrivants et leurs pièces de mobilier. Comme il se doit, l'abbé Girard est venu accueillir son monde. Naturellement, chaque famille veut être parmi les premières à prendre place dans les voitures. Si le curé est là, ses colons n'ont cependant pas eu la permission de se rendre à la gare. Aussi l'abbé Girard aperçoit-il avec étonnement, dans le refuge provisoire, un de ses paroissiens qui a réussi à enfreindre la consigne. Il se trouve que ce citoyen n'est pas commode, au point que le contre maître a demandé son expulsion de la « colonie 33 », convaincu qu'il avait affaire à un communiste. Mieux avisé, le curé s'est opposé comptant que la venue des familles modifiera bien des choses. Or à Baraute, la mine toute réjouie, le soi-disant communiste présente sa femme à l'abbé Girard et ajoute: « Vous voyez, monsieur le curé: j'avais raison de m'ennuyer. » A compter de ce jour ce colon est un homme nouveau. Son curé a vu juste en lui faisant confiance.



M. l'abbé Emile Girard et le Père Jérôme, capucin, aujourd'hui préfet apostolique aux Indes.

C'est d'ailleurs toute l'atmosphère de la colonie qui est transformée par l'arrivée des familles. Décidément, Rochebaucourt respire un air paroissial, un air familial. En tout cas le curé n'assistera plus, dans le camp qu'il s'est fait construire peu après son arrivée, à ces veillées de danse où des colons, un mouchoir autour du bras, remplaçaient les femmes absentes. Dans cette bâtisse encore les colons, grâce au poste récepteur de M. Girard, écoutaient l'abbé Cloutier parler d'eux à la T. S. F.

La vie paroissiale est bien implantée et l'abbé Girard est heureux, le 19 janvier 1936, de baptiser dans le rang VIII le premier enfant de la colonie: Joseph-Roland-Antoine, né le 14 du courant. C'est le dixième rejeton d'Antonio Villeneuve et Marie-Louise Schmith. En pays neuf comme ailleurs la mort coudoie souvent la vie: le baptême terminé, le curé doit présider la première sépulture: Joseph-Paul-Armand, fils d'Émile Saint-Pierre et Flore Piché, décédé à l'âge de 9 mois et 29 jours. Dès lors naissances et mortalités alterneront à Rochebaucourt. C'est le lot de toutes les paroisses. Le 27 janvier est baptisé le premier enfant né dans le rang VI: Marie-Antoinette-Lucienne, fille de Napoléon Gauthier et Victoria Goyette. Moins d'un mois et demi plus tard, décède à l'hôpital d'Amos, Eva Gince, femme de Joseph Massé et mère de plusieurs enfants en bas âge. Au mois d'août survient une autre mort qui laisse, celle-là, une impression profonde chez les paroissiens qui en sont témoins: une âme d'élite s'en va avec Ménard Leduc, célibataire de 21 ans. Le jeune homme, qui a passé par le Séminaire de Valleyfield, a une fin édifiante. Le sacrifice qu'il fait généreusement de sa vie rejaillira, à n'en pas douter, en mérites de toutes sortes pour la paroisse dont il annonçait pour être un pilier.

Mais dans une paroisse il n'y a pas que baptêmes et sépultures: il existe aussi les mariages sans lesquels cesseraient un jour les premiers. Et Rochebaucourt a connu une cérémonie du genre bien avant ceux-ci. Le 26 novembre 1935, en effet, l'abbé Girard a béni l'union d'Émilien Shawles, originaire de St-Rémi de Napierville, avec Estelle Boutin, de Sherrington. Le jeune homme avait fait venir sa promise chez André Gauthier, de Lamorandière, et la cérémonie nuptiale s'était déroulée dans la maison d'Émile Harrison, lot 3 du rang VI de Rochebaucourt. Émilien Shawles précipitait les événements puisque les familles n'étaient pas arrivées dans la colonie. Son mariage contribua peut-être à augmenter l'ennui de ses coparoissiens. Le bonheur des uns fait parfois le malheur des autres.

Petit à petit la vie sociale et religieuse s'organise donc à Rochebaucourt. Depuis janvier 1936 les enfants fréquentent la première école; elle est logée dans une maison du rang VI et l'instruction y est dispensée par Mlle Anna Richard, âgée de 16 ans.

Vers le même temps la colonie a vu arriver sa première infirmière déléguée en permanence par le ministère de la Santé: garde

Gilberte Samson, qui sera plus tard la femme de l'agronome Vigeant, inspecteur de colonisation. Cette missionnaire de la santé sera admirable de dévouement, ne refusant jamais d'aller aux malades même s'il lui faut parcourir à pied plusieurs milles par des chemins impraticables; par la suite elle pourra au moins voyager à dos de cheval.



*La coupe de l'avoine sur le lot de M. Aza Jolin, du rang VII,
après le premier labour, en 1938.*

L'abbé Girard, pendant tout ce temps, s'attache chaque jour davantage à sa paroisse et s'emploie à y raver également ses ouailles. C'est dans cet esprit que le 10 août 1936 il bénit une seconde croix du chemin dans le rang VIII, cette fois sur le lot 21, propriété d'Henri Beauregard. C'est sa façon de marquer le premier anniversaire de la colonie.

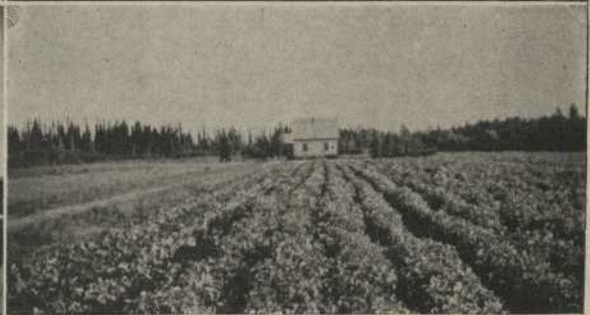
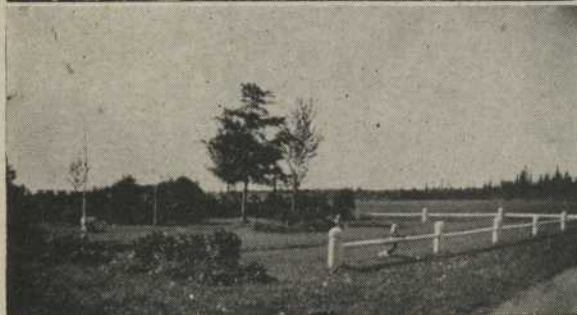
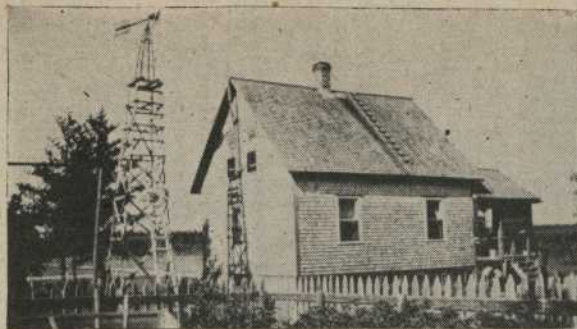
La vie mouvementée du curé-colon

Il n'entre pas dans les cadres de cette brochure de relater par le menu la vie à Rochebaucourt. Aussi nous bornons-nous aux faits principaux, sans nous excuser pourtant d'y ajouter à l'occasion quelques traits caractéristiques. L'histoire de Rochebaucourt, c'est, à quelques variantes près, l'histoire de toutes les colonies, ou tout au moins des paroisses de colonisation fondées pendant la crise économique. On ne procède pas là autrement qu'ailleurs, même si l'on y a un curé extraordinaire. Il restera, disons-le, à l'honneur du clergé québécois d'avoir fourni à nos pays neufs une pléiade de prêtres admirables. Le talent administratif peut varier d'un à l'autre mais chez tous se rencontrent le même zèle apostolique, le même dévouement, la même haute conception du devoir, la même compréhension de la tâche religieuse, sociale et nationale à accomplir.

Pour leur part les Rochebaucourtois sont favorisés. Car s'il a des émules, l'abbé Émile Girard n'a personne qui lui soit supérieur par l'activité et le savoir-faire dans l'intérêt matériel de ses ouailles comme pour leur avancement spirituel. D'abord, leur curé est un tenace: quand il entreprend une tâche, il ne la laisse pas en plan. Il sait où il va car il n'entreprend rien à la légère. Il a au surplus cet avantage de démêler rapidement une situation. Si l'on a un reproche à lui adresser, c'est d'y aller trop généreusement, trop fougueusement dans l'accomplissement du quotidien: son ardeur finira par lui jouer un tour dont il ne sortira que grâce à son moral sans pareil. Sa remise sur pied tiendra même du miracle.

Est-il besoin d'illustrer par d'autres exemples le courage de l'abbé Girard? Voici en tout cas des faits significatifs et qui en d'autres pays seraient qualifiés de grande aventure.

En 1936, à l'occasion des Fêtes, le curé de Rochebaucourt passe quelques jours dans sa famille à Ste-Rosalie. L'abbé Cloutier a profité de la période pour organiser à Valleyfield une journée de colonisation et il est entendu que l'abbé Girard en sera. Avant



Qui n'aimerait pas partager la joie de vivre de Mme Aza Jolin et de sa fille dans cet attrayant parterre? Ces dames ne sont pas dans une place de villégiature mais sur le lot du rang VII que la famille Jolin, venue d'Acton Vale, commença en septembre 1936. M. Jolin a déjà 35 acres en culture.

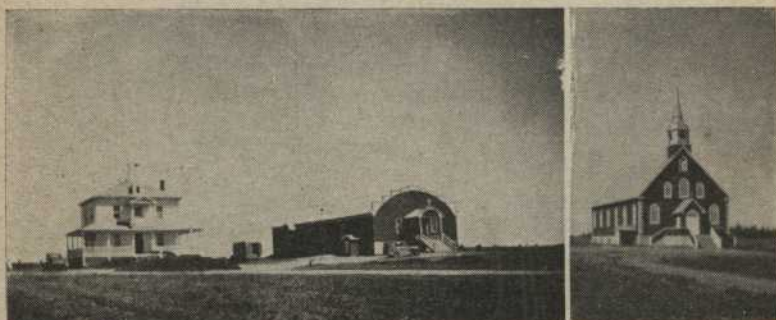
de quitter son milieu familial le curé-colon va visiter un cousin à St-Marcel mais, quand vient le temps de partir, le lendemain matin, la poudrerie lui fait rater son train. Il a cependant promis à l'abbé Cloutier qu'il serait à Valleyfield: il y sera. A postes de cheval M. Girard revient à Ste-Rosalie prendre le convoi qui le conduit à Montréal. Il arrive dans la métropole pour apprendre qu'il n'y a pas de train pour Valleyfield. Qu'à cela ne tienne, il saute dans un taxi et arrive à temps pour porter la parole à la réunion de l'abbé Cloutier.

Il s'agit ensuite de revenir à Rochebaucourt. Le curé descend des chars à Amos et prend place dans une *caboose*, sorte de cabane tirée sur patins par un tracteur de la Colonisation. La nuit étant entamée quand il entre dans sa paroisse, le pasteur se retire chez un colon mais décidé d'aller dire la matin sa messe dans le rang VI. Vers 7 heures l'abbé Girard chausse les raquettes et s'engage sur la rivière Rochebaucourt parce qu'ailleurs la neige est trop haute. Il marche bon train mais, crac ! le voilà dans l'eau à la ceinture: la glace a cédé sous lui. Le missionnaire s'en tire en laissant une raquette au fond de la rivière. Il lui faut pourtant poursuivre sa route. Les pieds en glace, il se traîne plus qu'il ne marche, se demandant s'il ne laissera pas sa peau dans cette équipée. Le curé aperçoit enfin un pont: c'est le salut car il est au rang VI. Bientôt s'amène un colon qui le fait monter dans sa voiture et le rend à destination. Il n'y a cependant plus à songer à dire la messe car il passe midi. Comment le prêtre le pourrait-il d'ailleurs dans l'état où il se trouve? Donat Trudel a la solution qui s'impose: une *ponce* bien conditionnée, et au lit, monsieur le curé! Un sommeil prolongé remet celui-ci d'aplomb.

Le curé de Rochebaucourt a prouvé qu'il est bon marcheur. Les longues randonnées à pied, ça le connaît. Un jour de novembre, avec l'abbé Cloutier, ne parcourt-il pas 17 milles par des chemins détrempés? Dans les débuts de son ministère il n'a pas d'autre moyen de locomotion. En hiver il en viendra à utiliser un attelage de chiens avant de disposer d'un cheval de selle. Ce sera finalement l'automobile, instrument indispensable au curé-colon abitibien.

Si le pasteur de Rochebaucourt se donne bien de la misère pour exercer son difficile ministère, il connaît cependant à l'occasion des tâches moins pénibles. La réception de l'évêque est bien de cette sorte. Dans nos paroisses canadiennes-françaises, en effet, c'est toujours grande fête à « la visite de Monseigneur »;

quand celle-ci est la première et qu'au surplus elle est marquée par le choix du site de l'église, elle devient triplement mémorable. Mgr Louis Rhéaume, o.m.i., vient à Rochebaucourt pour la première fois le 29 septembre 1936. C'est d'abord la confirmation de vingt enfants dans la maison de Roland Fournier sur le lot onze du rang VII, qui sert de chapelle pour les colons du rang VIII; elle sera utilisée à cette fin jusqu'en 1938. Le curé tient aussi chapelle dans la maison du lot 14 du rang VI, mais le chemin de communication est si mauvais que l'Évêque doit être accueilli



Le 13 janvier 1945, la coquette église de Rochebaucourt (à droite) était détruite par le feu. Sur le même solage (à droite du presbytère) l'abbé Girard a érigé une salle paroissiale qui sert provisoirement de chapelle.

au domicile de Mme veuve Joseph Croteau, lot 60 du rang VIII de Lamorandière. Puis c'est l'événement impatientement attendu: le choix du site de l'église, geste que Mgr Rhéaume pose toujours avec une joie non dissimulée. Au grand désappointement des habitants du rang VI, toutefois, Monseigneur désigne le lot 15 du rang VIII de Rochebaucourt. Un colon exploitera ensuite cette déception pour tenter de miner le prestige du curé. La promesse qu'il fera d'une église au rang VI lui vaudra un succès passager avant qu'il finisse par s'en aller. Tout de même l'abbé Girard devra pendant un temps encore dire la messe dans le rang précité.

Ainsi les bases de la paroisse se posent lentement mais sûrement. L'abbé Girard se dépense toujours sans compter pour ses paroissiens mais ce n'est pas en vain. Entraînés par leur pasteur,

qu'ils apprennent à aimer chaque jour davantage, les colons — les plus tenaces en tout cas — luttent vaillamment contre les conditions adverses et s'emploient à développer leurs lots tout en participant à des travaux d'à côté qui leur assurent une partie de leur subsistance.

Le curé a naturellement hâte, quant à lui, de doter sa paroisse des édifices propres à en assurer la marche normale. Dans l'hiver 1936-37 il érige son presbytère qu'il occupe au printemps. La messe se dit toujours cependant dans les chapelles provisoires des rangs VI et VIII. Il faudra attendre juillet et août 1938 pour que soit construite l'église. Le pasteur fait alors appel à la coopération de ses ouailles. Fait consolant, les colons du rang VI ne font pas montre de moins de générosité que leurs coparois- siens du VIII. Le temple paroissial n'a pas reçu la finition exté- rieure mais il est logeable. Délégué par Mgr Rhéaume, l'abbé J.-A. Langlais le bénit le 23 octobre. A la même occasion sont bénites une cloche et une statue de saint Antoine, celle-ci don du Séminaire de St-Hyacinthe. Le pasteur a opté pour le patron de son alma mater. N'eut été cependant la rivalité dont nous avons parlé, la colonie de Rochebaucourt serait sous le vocable de saint Hyacinthe. Le curé a voulu éviter de nouveaux froisse- ments. Plein de mansuétude, il sait taire ses préférences pour assurer le bien commun.

L'année 1938 marque donc une autre étape importante dans la vie de Rochebaucourt. De plus, les paroissiens ont eu à la fin du carême leur première retraite. L'abbé Henri Cloutier missionnaire-colonisateur, avec qui M. Girard s'est lié d'amitié, en a été le prédicateur.

1938 est année importante à Rochebaucourt dans le domaine matériel aussi. On sait que l'Abitibi est à la séparation des eaux; ruisseaux et rivières y ont un cours très lent. La rivière Laflamme ne fait pas exception. Au surplus, à trois milles au nord du rang X de Rochebaucourt elle est coupée par un des affleurements rocheux dont il a été fait mention. Ce cours d'eau, à cause de ses rapides, a reçu des Indiens le nom de Natagagan (ici on ne passe pas). Or il arrive qu'à chaque printemps l'affleurement précité, qui forme barrage, retient les eaux pendant plusieurs semaines et sur une vaste étendue. Cet état de choses ne préoccupait pas moins l'abbé Girard que ses paroissiens directement affectés. Aussi, est-il intervenu auprès du sous-ministre de la Colonisation.

Sa demande a été bien accueillie: Ernest Laforce a fait entreprendre aussitôt le minage du rapide. Les travaux, qui se poursuivent en 1938, seront terminés l'année suivante; ils auront libéré 22,000 acres de terre. La rivière débordera encore au printemps, mais sur une superficie moindre et en tout cas moins longtemps que précédemment. C'est une amélioration notable pour la jeune colonie.

L'abbé Girard a d'autres visées encore pour améliorer le sort matériel de ses gens. Le défrichement n'est pas tâche facile,



*Photo prise à l'occasion de la première visite pastorale de Son Exc.
Mgr Aldée Desmarais à Rochebaucourt le 24 mai 1940.*

même avec le concours du bœuf ou du cheval. Le travail se fait — nos pères en ont donné la preuve —, mais, en notre siècle de machinisme, il devrait être possible de l'humaniser. Peut-être que de la sorte on parviendra à réduire le nombre des démissions. C'est ce que se dit l'abbé Girard, témoin quotidien de l'harassant labeur du défricheur. Nouvelle démarche auprès de M. Laforce. Pourquoi n'emploierait-on pas au défrichement la machinerie utilisée pour les chemins? On s'y essaie avec un petit tracteur à chaîne que le ministère dirigé par l'hon. Henry-L. Auger cède à très bas prix. L'expérience est concluante. C'est un

premier pas, un pas prometteur qui fait entrevoir des résultats autrement plus intéressants pour le jour où l'on disposera d'appareils plus puissants, par exemple les béliers mécaniques. La colonisation connaîtra alors une véritable révolution.

Le curé Girard est homme débrouillard, on le constate. La débrouillardise semble d'ailleurs la règle générale en pays neufs. Nos compatriotes y ont en tout cas toutes les occasions de déployer leur génie inventif. Le pasteur de Rochebaucourt admire pour sa part ses entreprenants paroissiens. Aussi, plus tard, il pourra dire: « Ce qui m'a frappé le plus ici, c'est la débrouillardise de nos gens: ils ne sont jamais mal pris. » Et le curé de nous rappeler ce trait: avec l'abbé Cloutier il doit, un jour de novembre 1935, traverser la rivière Laflamme mais le bac est sur l'autre rive; Alfred Larouche qui accompagne ces messieurs ne dit pas mot et, se suspendant des mains au câble, de l'eau aux épaules, il traverse la rivière et ramène l'embarcation. Le génie inventif des nôtres, l'auteur le constatera lui-même en 1947 sur le lot d'Aza Jolin où fourmillent les patentes les plus pratiques et pas coûteuses du tout.

1938 à Rochebaucourt, c'est encore l'année marquée par la fondation de la commission scolaire. Seront successivement présidents de cet organisme: Uldéric Daigle, Raymond Martin, Paul Bernier et Philéas Gélinas. En 1947 le secrétaire-trésorier est Albert Beaulieu qui a succédé à Adélarde Gevris. Jusqu'ici un seul commissaire n'a pas été élu à l'unanimité.

Et voici 1939 ! A Rochebaucourt comme dans tout le reste de l'Abitibi on est rempli d'allégresse à la nouvelle que le diocèse d'Amos est créé avec Mgr Aldée Desmarais comme premier titulaire. S'il entoure toutes ses paroisses d'une grande sollicitude, l'Évêque, on le constate vite, a manifestement une affection spé-



Rochebaucourt a sa commission scolaire depuis 1938. On y compte actuellement 7 écoles. Celle-ci est dans le village.

cial pour les colonies: il ne perd pas une occasion de les visiter et de les aider, même matériellement. Mgr Desmarais visite Rochebaucourt une première fois en octobre 1939. Visite brève, plus exactement une prise de contact. Le 20 août précédent a pris fin la mission du rang VI.

Pour la paroisse de l'abbé Girard les visites épiscopales deviendront tôt familières. Mgr Rhéaume y revient pour sa part en septembre 1939, suivi le lendemain par Mgr Desranleau, de Sherbrooke; les deux évêques se rendent à l'intronisation de leur collègue d'Amos. Mgr Desmarais reviendra de son côté les 24 mai 1940 et 16 mai 1944, en visite pastorale. Mgr Arthur Douville qui, lui aussi, témoigne une sympathie agissante à Rochebaucourt et à son pasteur, les visitera le dimanche 7 octobre 1945. On aura différé à cette date la célébration du dixième anniversaire de la paroisse. Monseigneur de St-Hyacinthe célébrera une pontificale et l'abbé Girard, qui le présentera à ses paroissiens, remerciera Mgr Douville de l'aide pécuniaire apportée à Rochebaucourt en diverses circonstances, surtout à l'occasion de l'incendie de l'église. Le soir, Mgr Desmarais présidera le souper qui sera le clou de ce dimanche mémorable. Un autre dignitaire honorera Saint-Antoine: Mgr Marc Lacroix, o.m.i., vicaire apostolique de la Baie d'Hudson et intime de M. Girard, y viendra à l'automne de 1946. Peu de paroisses peuvent se vanter d'avoir reçu en si peu d'années autant de dignitaires ecclésiastiques.

La dernière visite de Mgr Desmarais à Rochebaucourt est du 20 mai 1947. La neige abondante de l'hiver et un printemps excessivement pluvieux ont fait que la Lafflamme a débordé comme aux anciens jours. Aussi ne peut-il être question pour Monseigneur de franchir le pont du rang VIII, car la crue des eaux s'étend sur un mille de largeur. L'Évêque doit donc faire de la barque. Ayant de traverser la rivière il confirme à domicile deux enfants de Maurice Lévesque, colon originaire de Ste-Anne de la Pocatière. Au terme de cette visite pastorale Mgr Desmarais écrit au livre de la Fabrique: «... à la fin d'une journée mouvementée de voyage par terre et par eau, en raison de l'inondation considérable des rivières...»

Les visites d'évêques nous ont reportés assez loin en avant. Pendant qu'elles intervenaient il s'est tout de même produit d'autres événements marquants à Rochebaucourt. Ainsi le 30 juin 1940 la Fabrique se donne un corps de marguilliers; la paroisse

est donc érigée canoniquement. Alphonse Deschênes, Adolphe Gince et Émile Harrison sont élus comme nouveaux marguilliers, tandis que sont choisis comme anciens: Gilles Sauvé, Ladislas Jean et Adélarde Gevris. (En 1947 les membres du banc d'œuvres sont William McDermott, Euclide Lemay qui a remplacé Hormisdas Croteau décédé en mai, et Armand Bibeau).

Jusqu'ici la vie s'est écoulée sans trop de secousses en somme dans la jeune colonie, mais 1940 ne réserve pas que des jours ensoleillés au curé et à ses ouailles. Le 11 août on a commémoré, il est vrai, le cinquième anniversaire de la première messe, mais



*La superbe ferme Kenny à l'est de la terre de la Fabrique
au cœur du village de Rochebaucourt.*

L'abbé Girard semblait beaucoup moins en train que d'habitude. C'est le retour de sa trop forte dépense d'énergie, voire de la misère qu'il s'est donnée. Le pasteur n'en peut plus mais: le 20 août il s'en va demander à la science de le remettre sur pied. Son état est cependant plus sérieux qu'on ne croit puisque le curé sera cinquante-trois semaines absent. Pendant sa maladie il montrera sa fortitude en supportant courageusement des traitements très douloureux. Jamais, son moral ne faillira, sauf, pourtant, ce jour où le médecin lui annoncera que les traitements n'ont pas donné les résultats attendus et qu'il faut recourir à l'intervention chirurgicale. L'affaîssement sera passager: le

grand malade passera à travers cette rude épreuve; il y laissera un poumon.

Pendant tout ce temps les paroissiens de Saint-Antoine n'ont pas ménagé les supplications au Ciel pour obtenir la guérison et



*M. Clotaire Séquin, pionnier
venu de Shefford ouest.*

le retour de leur pasteur. Aussi leur allégresse est-elle vive quand ils le voient revenir en septembre 1941. En l'absence de l'abbé Girard la paroisse a été desservie par l'abbé Conrad McDuff, prêtre de grand mérite qui a laissé un excellent souvenir à Rochebaucourt.

Quand le curé rentre dans sa paroisse, la guerre fait rage outre-mer depuis deux ans déjà. Peu de pays y échappent. Engagé directement dans le conflit, le Canada connaît une activité industrielle formidable: toute l'économie de la nation est centrée sur la guerre. Cette fièvre draine naturellement des milliers de ruraux vers la ville. Rochebaucourt connaît elle aussi la saignée des familles qui se laissent attirer par l'industrie et ses hauts salaires. Est-il besoin d'ajouter que pendant ce temps-là il ne se fait guère d'établissements nouveaux pour combler les vides. Tout de même au début de 1941 une recrue s'amène à Rochebaucourt. Elle ne vient pas y défricher, celle-là, mais collaborer à l'œuvre nationale qui s'accomplit en pays neuf. Au dévouement du curé continuera de s'ajouter le dévouement d'une infirmière déléguée par le ministère provincial de la Santé. La nouvelle venue est garde Eva Morin, originaire de Ste-Hélène de Kamouraska (on compte plusieurs colons de sa région à Rochebaucourt). Elle vient remplacer garde Renée Samson, sœur de la première infirmière de la colonie.

Pour un premier coup à Saint-Antoine, garde Morin réussira un coup de maître qui aura des échos jusque dans les publications étatsuniennes. Un soir de janvier — elle en est à sa première sortie — garde Morin est mandée au secours de la femme de Gérard Pelletier, originaire de Ste-Anne de la Pocatière. Le déplacement en vaut la peine puisque l'infirmière aide à la naissance de trois jumelles. Arrivés avant terme, les bébés ne vivent cependant qu'une journée: on s'amène trop tard avec l'auto-neige chauffée portant l'incubateur qui eût pu sauver le trio. Il reste que depuis cette sortie mémorable Mlle Morin étale dans son boudoir avec un orgueil légitime sa photo au bas de laquelle on lit notamment: «Garde Eva Morin, en charge de la colonie de Rochebaucourt, qui brava le froid et la neige pour aller assister, seule, la femme d'un colon qui mit au monde trois jumelles, dans la nuit de dimanche à lundi... C'était la première fois que garde Morin avait à traiter un cas de ce genre sans l'aide d'un médecin.»

Cette première expérience attache vite garde Morin à son dur métier qui lui demandera souventes fois encore des actes voisins de l'héroïsme. Elle est toujours au poste et ne songe pas à en changer. Son dévouement ne s'est pas refroidi. Avec le curé elle reste la figure principale de la colonie. Son œuvre à elle aussi est un sacerdoce.

Le mal que l'abbé Girard a surmonté ne l'a pas laissé avec la constitution d'un samson. Au début d'avril 1942, le voici aux prises avec une autre maladie grave. Avec d'extrêmes difficultés on le transporte à Amos où il est hospitalisé pendant une quinzaine. Il se rétablit mais doit faire, en septembre, un autre stage à l'hôpital, à Notre-Dame de Montréal cette fois. Quant il rentre à Rochebaucourt il est astreint au repos. L'abbé Cloutier lui donne alors un précieux coup de main, notamment en se chargeant de la visite paroissiale.



" Je ne cèderais pas mon lot pour \$5000 ", dit M. Clotaire Séguin dont on voit ici les propriétés. M. Séguin arriva à Rochebaucourt en 1935.

Une fois sur pied, l'abbé Girard se remet à la tâche avec une ardeur nouvelle. Il est assez bien en 1944 pour que son évêque lui ajoute la desserte de Lamorandière. Selon son tempérament il met tout son cœur à sa tâche additionnelle. A Lamorandière le curé de Rochebaucourt construit le presbytère et une écurie de louage et fait des travaux à l'extérieur de l'église. Pendant quatorze mois, peut-on dire, il s'occupe plus de sa desserte que de sa paroisse. Là encore cependant le missionnaire-colonisateur de Valleyfield le seconde en disant la messe à Lamorandière les dimanches et fêtes.

Tandis que l'abbé Girard dessert ainsi la colonie voisine, une lourde épreuve s'abat sur lui. Nous avons donc raison de dire au début que les traverses ne manqueraient pas au curé de Rochebaucourt. Mais n'est-il pas vrai que les œuvres tirent de l'épreuve le gage de leur durée ?

Le soir du 13 janvier 1945 le curé Girard prépare son prône. Soudain on vient lui crier que le feu est à l'église. Le pasteur accourt pour constater que la bâtisse flambe de haut en bas. Les paroissiens font montre d'un courage hardi mais, à cause du dan-



*Le lot de M. Zacharie Duquette, colon venu du diocèse de Saint-Jean.
M. Duquette progresse à l'ombre de la croix.*

ger, le curé leur défend bien de pénétrer dans l'édifice. Il ne vente pas un brin mais le froid est vif. En peu de temps l'église dont les Rochebaucourtois étaient justement fiers n'est qu'un amas de cendres. Le feu a probablement été allumé par un lampion de la crèche de Noël. L'abbé Girard regarde avec affliction la ruine de son œuvre. La perte est bien lourde pour une jeune paroisse. Avec l'église est disparue la salle paroissiale aménagée au sous-sol en 1943. L'abbé Girard attachait un prix spécial aux bancs de cette salle qui venaient du reposoir du Congrès eucharistique de St-Hyacinthe. Est détruit aussi l'autel que les paroissiens avaient acheté à l'occasion du quinzième anniversaire

d'ordination sacerdotale de leur pasteur. Celui-ci y avait célébré la messe pour la première fois le 9 avril 1944. Ce qui rend l'incendie particulièrement désastreux, c'est que le temple détruit ne porte pas d'assurances car la lettre par laquelle le curé l'inscrivait dans la mutuelle du diocèse de Québec est au bureau de poste depuis deux jours à cause du service postal hebdomadaire en vigueur à Rochebaucourt. Courageux, les paroissiens réconfortent leur curé en disant: « Ne vous en faites pas. Aujourd'hui c'est l'épreuve: ça ira mieux demain. Quand nous sommes arrivés ici nous étions pauvres et nous avons construit ce temple



M. Aimé Desaulniers, originaire de Shawinigan, est un autre colon progressif de Rochebaucourt.

paroissial en ne contractant qu'une dette de \$1,600. Notre église, nous la relèverons.» Esprit de foi admirable!

L'église n'est pas relevée encore de ses ruines mais le ministère n'en souffre pas car on utilise temporairement la salle paroissiale que les paroissiens ont bâtie (en 1945) sur l'ancien solage grâce à leurs corvées et à un octroi de \$2,000 du ministère dirigé par l'hon. J.-D. Bégin, ministre actuel de la Colonisation. La paroisse a reçu aussi, il convient de le mentionner, des dons substantiels de NN. SS. Desmarais (Amos), Douville (Saint-Hyacinthe), Forget (Saint-Jean), Langlois (Valleyfield), et de leurs ouailles.

L'abbé Girard entend rebâtir son église à l'épreuve du feu quand il disposera d'un montant jugé suffisant. Pour l'instant il a en caisse \$8,600 et il a éteint la dette de la Fabrique. Notons que sur semaine pendant la saison froide, la messe à Rochebaucourt se dit au deuxième plancher du presbytère; Mme Georges Gauthier y fait le chant.



*M. le curé Girard, le Dr Joseph
Dion, d'Amos, médecin de l'Unité
sanitaire, et garde Eva Morin,
infirmière à Rochebaucourt.*

Telles sont les étapes maîtresses de la paroisse Saint-Antoine de Rochebaucourt. Il nous reste pourtant quelques points à toucher pour que soit complète cette plaquette.

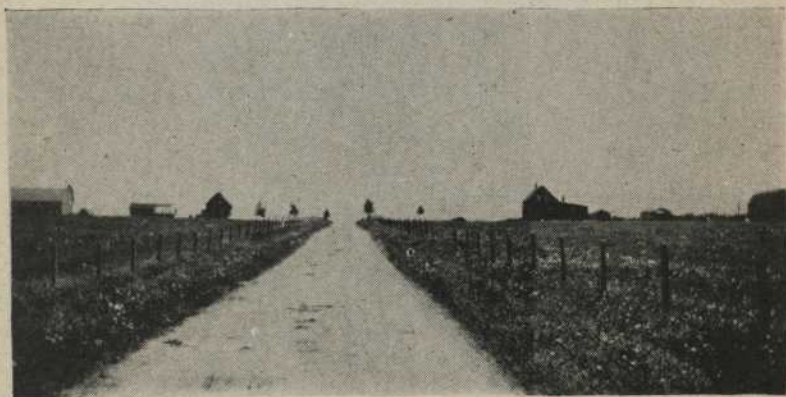
La marche en avant par la coopération

Nous n'avons pas encore insisté, en effet, sur un facteur important du progrès qui se fait sentir à Rochebaucourt : la coopération. Or cette formule qui, dans la colonie, est l'œuvre de l'abbé Girard, produit, comme partout ailleurs où elle est appliquée rationnellement, des résultats étonnants. Disons-le cependant : c'est dans les paroisses de colonisation que la coopération, moyen de salut économique pour les nôtres, semble s'implanter le plus facilement. Le curé de Rochebaucourt a saisi dès le début pour sa part l'importance de ce système et il a voulu l'établir sur des bases solides.

L'on a vu que l'église et la salle paroissiale qui l'a remplacée ont été le résultat de corvées. Cet esprit coopératif, on l'a porté avec succès aussi dans d'autres domaines. Ainsi en juillet et août 1940 une fromagerie coopérative était aménagée à Lamorandière pour desservir les producteurs laitiers de cette colonie et ceux de Rochebaucourt et du Lac Castagnier. Avec le temps on se rendit compte qu'une beurrerie serait plus pratique parce que l'on n'aurait pas à transporter la crème chaque jour. La transformation fut décidée le 9 novembre 1944. Depuis l'an dernier (1946) la beurrerie coopérative de Lamorandière est outillée de façon très moderne et donne d'excellents résultats. La coopération fit un autre pas en 1941 quand fut organisé un syndicat de travail pour la construction de granges. Nouvelle fondation coopératiste le 13 juin 1943 : la Caisse Populaire avec l'agronome Paul-Émile Desjardins comme gérant ; la femme de ce dernier lui succéda puis elle fut remplacée par Mme Émile Harrison, gérante actuelle. La Caisse Populaire de Rochebaucourt marche magnifiquement puisque d'août 1946 à mai 1947 elle a augmenté son actif de près de \$30,000.

L'esprit de coopération semble donc instauré solidement. Le syndicat de travail organisé à Rochebaucourt, au début de l'hiver 1945, par l'agronome Joseph Laliberté, de Ste-Anne de Roquemaure, est une autre belle réussite dans ce domaine. Cha-

que sociétaire souscrit une part de \$100 dont \$25 payables à l'entrée et le solde en trois versements égaux. Le sociétaire s'engage en même temps à être de l'U. C. C. Le syndicat compte présentement 115 membres; Raoul Vanier et Albert Beaulieu sont président et secrétaire, respectivement, tandis que Raymond Martin est contremaître, depuis le début comme les précédents. Jusqu'ici cet organisme a fait du défrichement, du labour, de l'ensemencement, etc . . . Il possède deux gros tracteurs, le premier acquis en février 1946 et le second cette année. Il a aussi en propre une

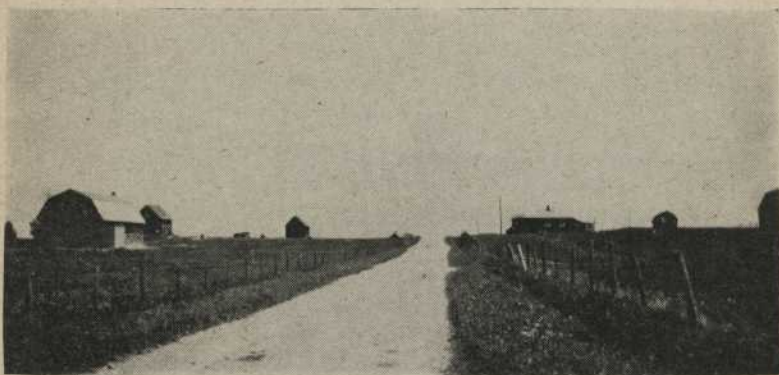


*Les établissements de MM. Raymond Martin et William McDermott
au rang VI de Rochebaucourt.*

charrue hydraulique labourant à 18 pouces et une herse à disques. Tout l'outillage sera remis et réparé dans le garage que le syndicat construira avant la fin de l'été (1947). Le groupement songe de ce temps-ci à louer le petit tracteur « Fordson » du curé et à le pourvoir de faucheuses pour la coupe du foin et du grain de ses membres. Le syndicat fera bientôt aussi le criblage en coopération et il s'organise entretemps pour chauler les granges et peindre les maisons de ses membres. La coopérative de travail de Rochebaucourt se propose avant tout de rendre service aux colons afin de les aider à développer leur exploitation agricole. L'affaire est bien engagée, elle est très prometteuse.

Il nous reste à signaler enfin dans ce domaine le chantier coopératif, une filiale du syndicat précité. Cet organisme a inauguré son activité durant l'hiver 1946-47 dans la réserve cantonale de Rochebaucourt; comme le feu a passé là l'été dernier on a rasé le bois qui menaçait de se perdre. On attend beaucoup de cette formule. Horace Delisle et Gérard Lemay sont respectivement président et secrétaire du chantier coopératif; Raymond Martin en est le contremaître.

Les faits précités démontrent à l'évidence que la paroisse Saint-Antoine est en plein essor. On ne peut cacher pourtant



Le rang VIII de Rochebaucourt faisant voir les établissements de MM. Ernest Laforge et Horace Delisle, colons du diocèse de Valleyfield.

qu'elle a connu des débuts difficiles. C'était inévitable étant donné les conditions économiques qui prévalaient lorsque Rochebaucourt fut ouverte. Chaque fois qu'il en est besoin — il en a toujours été ainsi — la colonie reçoit le concours généreux de l'État provincial, mais ses habitants sont gens assez clairvoyants pour ne pas compter uniquement là-dessus. Guidés par leur dynamique curé, les Rochebaucourtois ont appris que le défricheur doit s'appuyer sur son effort personnel d'abord. Aussi se donnent-ils vaillamment à leur tâche. Ils ont d'ailleurs l'exemple de leur pasteur qui, au milieu d'eux et à leur profit, fait œuvre si magnifique. L'abbé Girard, c'est tout dans sa paroisse dont l'érection

municipale est à venir. A lui incombe la direction spirituelle et matérielle de ses ouailles. Celles-ci ne se font d'ailleurs pas faute de recourir aux bons offices de leur curé, assurées d'avance que rien de ce qui est possible ne leur sera refusé. C'est tantôt un paroissien qui emprunte un outil, tantôt un aspirant-colon qui fait remplir une formule, car M. Girard est assistant du missionnaire-colonisateur du diocèse d'Amos, le chanoine Émile Couture, curé de Taschereau. C'est tantôt un appel téléphonique à Georges Duchemin, chef de district du ministère de la Colonisation, ou à quelqu'un d'autre, et tantôt un bambin qui



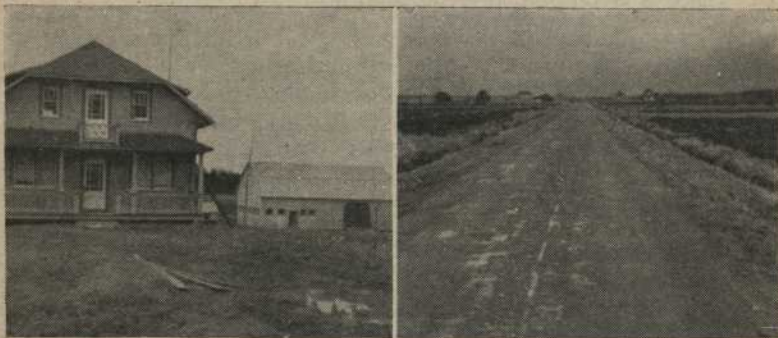
Le Chemin de fer national a commencé cette année (1947) un embranchement de Barraute à la chute Kiask. La voie ferrée suivra ce défriché dans Rochebaucourt.

vient demander: « T'as pas une image pour moi ? » et repart heureux car il a eu son image et une autre pour son petit frère. Dans la nuit qui suit on réclamera le curé à minuit pour une tâche délicate et il ne se mettra au lit qu'à 3 heures 30 après avoir battu la campagne. A travers tout cela intervient l'exercice régulier du ministère. Devant tant de dévouement on ne s'étonne pas que les Rochebaucourtois, tout leur rit dans le visage quand ils rencontrent leur pasteur. Ne vont-ils pas jusqu'à dire qu'il fait des miracles? C'est qu'un jour un cheval s'est « cramponné » en traversant la rivière et saigne abondamment d'une patte; on fait naturellement venir « l'homme qui arrête le sang », mais

devant son insuccès on a recours au curé; comme M. Girard traîne toujours sur lui un « bref de saint Antoine », il l'applique sur le collier de la bête et l'hémorragie cesse sur le champ. Il n'en faut pas davantage pour crier au miracle. Mais est-ce notre faute et celle de ses paroissiens si l'abbé Girard a dans les yeux cette expression indéfinissable et si sa voix est toute de douceur !

Avec un tel curé comment une paroisse ne progresserait-elle pas !

Le pasteur de Rochebaucourt, répétons-le, se dépense sans compter, sans égard à sa santé compromise. A travers ce que



La maison de M. René Martin, du rang VIII, le premier paroissien de Rochebaucourt, à l'ouest. M. Martin s'est établi en 1934. A droite, le chemin du rang VIII.

nous avons énuméré, n'aménageait-il pas ce printemps un terrain de jeux sur la place de la Fabrique tout en organisant trois journées d'étude en vue de pousser la production sous les trois formes où elle se manifeste dans sa paroisse: produits laitiers, élevage et grande culture ! Ce sera demain, en plus de tout le reste, une campagne d'embellissement qui s'impose d'ailleurs. Un homme qui vit à ce point de la colonisation, on ne doute pas de sa sincérité quand il dit en montrant le vaste Nord: « Je voudrais quand je mourrai voir la civilisation étendue loin d'ici, dans une infinité de paroisses. » Nous le voulons bien aussi, monsieur le curé, mais au train où vous vous démez, vous courez le risque de ne point voir en ce bas-monde la réalisation intégrale de votre beau rêve.

Saint-Antoine de Rochebaucourt, c'est une paroisse exclusivement agricole, si l'on excepte le commerce du bois, car en plus de l'église temporaire, du presbytère, de l'école et de la demeure de l'infirmière, on ne compte que deux propriétés (des magasins) qui ne soient pas des habitations de colons. La colonie, qui compte aujourd'hui 810 âmes réparties dans 140 familles, s'est développée rapidement; elle se développera encore grâce au chemin de pénétration que fait construire de ce temps-ci le ministère de la Colonisation en direction de Despinassy. Les deux milles ouverts dans le nord de la paroisse permettront de consolider les établissements. On compte présentement 170 lots concédés et il reste à attribuer une cinquantaine de terrains.

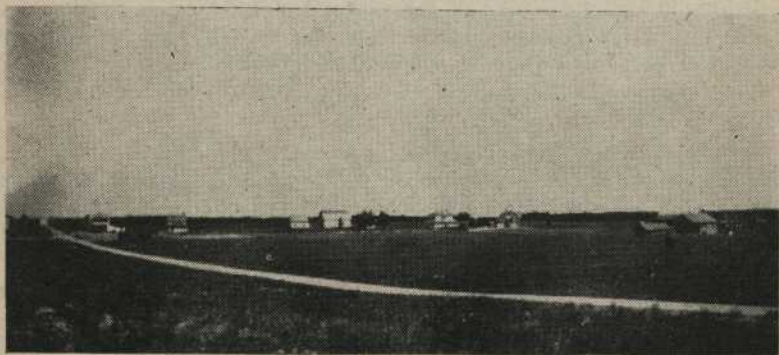
Un facteur de progrès non moins important, ce sera la voie que le Chemin de fer national étend de Barraute à la chute Kiask. Grâce à cet embranchement, Rochebaucourt ne sera plus qu'à deux milles des chars au lieu de vingt-deux comme actuellement. On devine les avantages qui en résulteront pour les colons de ce secteur. De ce fait aussi les établissements subiront un élan nouveau dans la région. Ainsi la nouvelle route du ministère de la Colonisation et la voie ferrée hâteront la poussée vers le royaume de Matagami. On a donc l'assurance que les paroisses vont se multiplier dans ce secteur d'ici à quelques années. L'on est d'ailleurs pénétré de cette idée au ministère de l'hon. M. Bégin puisque ce ministre prédisait tout récemment que dans vingt-cinq ans le royaume de Matagami compterait une population de cent à cent vingt-cinq mille âmes. Ainsi, à condition de se ménager un peu, l'abbé Émile Girard a de fortes chances de voir se réaliser son rêve.

Mentionnons enfin que depuis ce printemps Rochebaucourt est desservie par un service d'autobus qui part d'Amos et passe par Barraute.

Cette paroisse, on en conviendra, est extrêmement intéressante. Si elle l'est à ce point, c'est qu'elle a un curé hors-pair et qu'elle compte maints défricheurs de même veine. Aussi, avant d'en finir avec Saint-Antoine avons-nous pensé qu'il convenait de vous présenter un paroissien infiniment sympathique de l'abbé Girard. Le cas de ce colon est loin d'être unique et c'est à constater ses pareils que l'on revient réconforté des pays neufs; on en revient rempli d'espoir à la vue de l'œuvre splendide qui s'accomplit dans ces jeunes paroisses où se rencontrent tant

de beaux types de Canadiens, chez les colons comme chez leurs pasteurs. Clotaire Séguin est assurément un de ceux-là. Résumons son histoire: elle vous intéressera.

M. Séguin habitait Shefford ouest dans les Cantons de l'Est. Marié en 1923, il acquérait subséquemment une terre qu'il payait \$4,000 et sur laquelle il investissait \$1,500 pour du roulant, des animaux, etc. Les premières années, il rencontre régulièrement ses paiements. Mais survient la crise. Comme tant d'autres de nos compatriotes ce cultivateur se voit forcé de remettre sa terre. C'est alors le métier de journalier. Cela dure deux ans. Le chômage sévit à l'état endémique. Un Canadien qui a du



La route du rang VIII avec vue de l'ouest du village de Rochebaucourt.

cœur au ventre ne saurait s'accommoder longtemps du « secours direct ». Clotaire Séguin songe dès lors à l'Abitibi dont on parle de plus en plus. Il en cause une première fois à sa femme mais sans succès. Il revient à la charge un peu plus tard et entend, surpris, cette réponse: « Eh ! bien, allons-y en Abitibi: ça ne pourra pas être pire qu'ici. » Puis c'est le départ en août 1935 avec le premier groupe du diocèse de Saint-Hyacinthe. Comme ses compagnons, Clotaire Séguin arrive à Rochebaucourt sans le sou. Il se met néanmoins résolument au travail. Sa femme et les cinq enfants: trois garçons et deux filles, viennent le rejoindre après quelques mois. M. Séguin a l'avantage d'avoir son frère pour voisin. On s'organise et ça marche.

Voilà pour la première partie de l'histoire de Clotaire Séguin. La suite est plus intéressante encore. Laissons parler ce défricheur. « Ce que j'aime ici de la terre, dit-il, c'est qu'elle est bonne comme à Shefford mais sans les roches que l'on rencontrait là-bas. Sur ma première terre la charrue sortait deux ou trois fois du sillon à chaque trait, et, le printemps, j'en avais pour une semaine et demie à ramasser les roches qui semblaient avoir poussé durant l'hiver. » « Même dans le jardin nous piochions des roches », commente de son côté madame Séguin.

Ce défricheur occupe un lot de cent acres dont quarante sont en bonne culture. Son bien est constitué de terre jaune à grain et de glaise. M. Séguin est assez heureux pour n'avoir pas de problème d'égouttement. « Mon lot s'égoutte bien et j'en remercie le bon Dieu chaque jour », nous dit ce croyant, homme au visage ouvert, beau type de Canadien.

— Que conseillez-vous à vos compatriotes ? lui demandons-nous.

— A ceux qui demandent mon avis je réponds que nulle part ailleurs on n'a mieux la chance de refaire sa vie, répond Clotaire Séguin. Il est à la vérité en plein sur la voie de la réussite. On objectera peut-être que ce défricheur fut favorisé, qu'il obtint un lot bien boisé. Voyons plutôt :

« Quand, dit-il, je suis arrivé ici mon lot était entièrement dégarni par suite du grand feu qui avait passé vers 1921 : je n'avais pas de bois pour me bâtir ni pour me chauffer. A vrai dire, en 1935 je préférerais ne pas avoir sur mon lot du bois vert que l'on écorçait pour trois dollars la corde ; aujourd'hui les prix sont plus intéressants. » Néanmoins, M. Séguin, qui est membre du syndicat de travail, ajoute : « J'aime autant le bois ailleurs que sur mon lot. »

Il ne s'agit pas de préconiser l'établissement généralisé sur des lots déboisés, mais il reste que les colons qui réussissent le mieux dans le domaine agricole sont souvent ceux qui n'avaient pas de bois commercial à couper. Cette constatation, on la fait un peu partout en Abitibi, on la fait en tout cas à Rochebaucourt même où les colons du rang VIII sont généralement plus avancés que leurs coparoissiens du rang VI dont les lots étaient boisés. Ce que nous en disons est pour le bien des intéressés. On s'occupe trop de coupe de bois et pas assez de développer son lot. Il est pourtant possible de faire avancer normalement les deux branches de l'entreprise.

A tout événement l'absence d'épinettes et de cyprès n'a pas nuï à Clotaire Séguin car il possède aujourd'hui une maison confortable et de bons bâtiments, il est parfaitement outillé en fait de machines aratoires et tire bon profit de ses deux chevaux, ses cinq vaches, ses treize cochons et ses cent quarante poulettes. Et ce défricheur paraît convaincu quand il se dit satisfait de son sort. On est si satisfait chez lui que sa femme vous déclare sans y être le moins sollicitée: « On nous offrirait cinq mille dollars pour notre lot et nous ne le laisserions pas aller. » Les trois fils de M. Séguin semblent devoir marcher sur les traces du paternel puisque les deux aînés ont chacun leur lot et que le second vient d'en acquérir un deuxième, tandis que le « bébé » de 18 ans commence à songer à son affaire. Quant aux deux filles, leurs parents comptent qu'elles feront de bonnes femmes d'habitants.

Telle est l'intéressante histoire du colon Clotaire Séguin, et voilà ce que l'on gagne à s'établir en Abitibi et à y travailler avec cœur! Combien parmi les pionniers de Rochebaucourt qui ont démissionné — les deux tiers s'en sont allés — possèdent un bien qu'ils ne céderaient pas pour \$5,000? Quelques-uns de ceux-là se sont rendu compte de l'erreur qu'ils avaient faite en préférant l'usine de guerre à leur exploitation agricole puisque treize familles sont revenues. Mais on ne revient guère plus riche que lorsque l'on est parti.

Est-ce que nous n'avons pas démontré que l'établissement sur les terres neuves ne saurait plus être qualifié d'aventure. Le qualificatif a pu s'appliquer naguère, mais cette ère est désormais révolue grâce à la politique généreuse dont l'État fait bénéficier les défricheurs et le soin qu'il met à les installer sur des lots dont on est sûr qu'ils pourront, par un travail rationnel et persévérant, devenir assez rapidement des établissements agricoles réguliers. Si l'on tient absolument à parler d'aventure, disons que c'est une belle aventure pour nos gars fiers et courageux. La nation canadienne-française doit compter encore des hommes de cette trempe. Au fait, elle en compte, vient de prouver Thomas Sylvain. Ce cultivateur de Saint-Elzéar de Beauce s'est amené à Rochebaucourt en juin 1947 avec sa famille de dix-huit enfants. M. Sylvain a songé à ses fils aussi puisqu'il a acquis quatre lots voisins. Voilà un colon dont il devrait être intéressant de parler dans quelques années. Sa venue a plongé en tout cas l'abbé Girard dans une joie qu'il faisait bon voir.

Monsieur le curé, l'exemple entraîne.

Saint-François d'Assise de Champsneufs

Quand on parle aujourd'hui de Rochebaucourt l'on ne peut dissocier de ce nom une deuxième paroisse: Saint-François d'Assise de Champsneufs. Colonie jeune encore puisque les premières familles y entrèrent au printemps de 1939, elle a une histoire qui vaut d'être racontée, même si ce doit être en quelques lignes.

Champsneufs — autrefois Bertrand, du nom de son premier curé,— occupe le sud du canton Rochebaucourt. Les premiers défrichements y furent effectués en 1938 par des jeunes gens du Saint-Maurice.

Cette année-là en effet le ministère de la Colonisation établissait une colonie de jeunes gens dans le sud de Rochebaucourt. Il faisait de même à Lamorandière. Ces jeunes avaient leur campement aux frais de l'État. A Rochebaucourt ils furent quatre mois. A leur départ, en octobre, ils avaient bâti quatre maisons, construit des chemins et fait du défrichement. Leur passage à cet endroit devait donner plus tard l'idée à maints résidents de Saint-Jean des Filles de s'y établir en permanence. La colonie avait son aumônier, le Père Jérôme, capucin, ancien missionnaire d'Éthiopie (il est aujourd'hui préfet apostolique aux Indes). Le Père Jérôme avait une âme d'artiste qu'il s'essayait à extérioriser dans la sculpture. La croix qui se dresse encore à proximité de l'église de Champsneufs est de ses mains.

Le 24 mai 1939 l'abbé Henri Cloutier conduisait en « ouaguine », par des chemins difficiles, l'abbé A.-A. Bertrand qui venait avec un groupe de familles fonder la deuxième paroisse du canton Rochebaucourt. Au cours de l'été M. Cloutier amenait cette fois vingt-huit familles qui s'installèrent sous la tente dans les rangs I et II, à l'exception de trois qui gagnèrent les rangs III et IV. Ces pionniers étaient des Mauriciens, sauf quelques-uns qui venaient de Valleyfield. La construction des maisons fut nécessairement la première tâche qui occupa les défricheurs. La colonie débuta tranquillement. Au printemps de 1940 l'abbé

Bertrand la quittait et la desserte en était confiée à l'abbé Conrad McDuff qui administrait Saint-Antoine en l'absence de l'abbé Girard.

1941 ! C'est la guerre en Europe et en Asie. Chez nous elle a pour effet de paralyser l'établissement sur les terres neuves. L'abbé Henri Cloutier pourrait vivre confortablement à Valley-



Le pasteur de Rochebaucourt ne néglige rien pour attacher ses gens à leur milieu. C'est ainsi que le printemps dernier (1947) un terrain de jeux a été aménagé au sud de l'église.

field parmi ses livres et ses « écritures », mais il s'ennuie de ses colons. N'en pouvant plus, il vient à Bertrand pour quelque temps en mai et y revient à demeure le 7 juillet. Poète, le nouveau curé substitue aussitôt au nom primitif de la paroisse celui de Champs-neufs. Saint-François d'Assise compte alors 23 familles. La chapelle est inexistante; la messe se dit à l'école ou dans la maison du lot 17 du rang I. L'abbé Cloutier commence

la chapelle en septembre 1941 et y officie pour la première fois le 15 août suivant, en la fête de l'Assomption.

Le lecteur ne connaît peut-être pas le curé de Champsneufs, cet intellectuel et musicien que l'on s'étonne à prime abord de rencontrer en pareil lieu. L'abbé Girard, qui entretient avec lui les relations les plus étroites, donne de son voisin l'appréciation que voici: « Missionnaire-colonisateur, c'est pour M. Cloutier un bien beau titre de gloire. Il parle de colonisation avec autant de poésie que de sincérité; il en parle constamment et sait la faire connaître et aimer. Ce grand liseur oriente toutes ses études vers l'établissement en pays neufs. Il n'est pas colonisateur à la manière des autres confrères, mais il l'est à sa manière. C'est, peut-on dire, un colonisateur à la Lyautey, sinon dans la pratique du moins dans sa conception du développement de la province. A tous il proclame que la colonisation qui s'est faite jusqu'ici est œuvre excellente, une heureuse entreprise, mais il rêve toujours plus grand. C'est dans cet esprit qu'il prône la pénétration vers le lac Matagami et voudrait voir substituer les paroisses forestières aux chantiers. »

Nommé missionnaire en 1935, l'abbé Cloutier déploie tout de suite une grande activité: il recrute des colons, voit à leur départ et s'occupe d'eux quand ils sont rendus en colonie. Il arrive souvent à ce prêtre d'attendre son chèque de missionnaire-colonisateur car, sitôt arrivé, ce dernier sert à acheter pour les colons voitures, instruments aratoires, vivres, vêtements, etc.; ensuite l'abbé Cloutier est de nouveau sans une tôle et doit attendre la prochaine tranche de son traitement. L'abbé Girard affirme que l'abbé Cloutier a fait beaucoup pour retenir ses familles sur leurs lots et que son nom restera dans l'histoire de Champsneufs. Son nom restera aussi dans les premières pages de Saint-Antoine. ajoute, reconnaissant, le curé de Rochebaucourt.

L'abbé Henri Cloutier dirige aujourd'hui une paroisse de 80 familles groupant 400 âmes. Il a transformé cette année l'intérieur de sa chapelle lui donnant presque figure de basilique avec ses bas-côtés

Saint-François d'Assise comprend les quatre premiers rangs de Rochebaucourt. Il reste là des possibilités d'établissement, de même que dans les rangs IX et X de Carpentier. Nous notons en passant que les colons de cette paroisse ne semblent pas man-

quer de bois à couper, du moins si nous en jugeons par les billes empilées qui s'étendaient à perte de vue quand nous sommes passé là.

Faut-il ajouter, pour finir, que Champsneufs est, tout comme Saint-Antoine, dirigée par un ardent patriote. L'abbé Cloutier s'applique à développer d'abord le culte de la petite patrie. C'est la raison du drapeau paroissial qui, face à l'église, fait claquer au vent ses trois couleurs: le vert pour symboliser l'Agriculture, le jaune qui rappelle l'Église et le blanc, symbole de la Patrie; une charrue coupe les trois couleurs. A l'instar de l'abbé Tessier, le curé de Champsneufs proclame: « La Patrie, c'est ça ! »

En guise de conclusion à ce que l'on a lu, nous croyons pouvoir proclamer: Heureux le peuple qui peut compter sur des hommes de cœurs tels que les abbé Émile Girard et Henri Cloutier! Par des procédés différents, ces deux prêtres tendent à un seul et même but: assurer la gloire de Dieu et la grandeur de la Patrie en utilisant au maximum leurs talents propres au service des compatriotes commis à leur garde! Il est réconfortant de contempler sur place le travail admirable, fantastique même à certaines heures, de ces héros obscurs. Leur dévouement rend cependant au centuple puisqu'il produit des fruits de la qualité des paroisses de Saint-Antoine et Saint-François d'Assise.

Le prêtre colonisateur et les défricheurs qu'il dirige font œuvre belle entre toutes, ils font œuvre de salut. Il nous apparaît bien en effet que le Canadien français n'a qu'un moyen de résister au flot sous lequel on semble nourrir le dessein de le noyer: par des procédés rationnels s'emparer de nos espaces arables, s'en emparer et s'y incruste. Quelle tâche mérite mieux que l'on s'y dépense!

Aide-mémoire pour l'aspirant-colon

Puisque cette brochure est destinée avant tout à activer le recrutement en faveur des pays neufs, on trouvera normal qu'elle contienne des données sur la politique de colonisation actuellement en vigueur.

Les différentes politiques d'établissement qui se sont succédé depuis 1934 ont eu leur heureux complément en 1945 alors que l'hon. M. J.-D. Bégin faisait voter par les Chambres un budget spécial de seize millions de dollars pour fins d'établissement, puis le 1er avril 1946 quand commença d'être appliquée une politique généreuse contenant le meilleur des systèmes antérieurs qu'elle unifiait et auquel elle ajoutait pour parer aux besoins nouveaux.

Or qu'est-ce donc que donne en fait au défricheur cette politique instaurée par l'hon. M. Bégin? Voici en résumé:

Le colon bénéficie aujourd'hui de concours divers qui s'évaluent au bas mot à \$3,225 répartis comme suit: \$975 en primes d'installation: \$1,200 en primes statutaires, et \$1,050 en crédits d'organisation agricole. Ces postes généraux se décomposent de la façon suivante: primes d'installation: \$80 en moyenne pour le transport des colons éloignés et de leurs biens meubles, \$180 en allocations de \$12 à \$15, \$425 pour construction d'une maison de 20' x 24', \$40 pour aménagement du jardin, \$150 pour construction d'une grange-étable de 32' x 45', \$100 en moyenne pour forage de puits artésien; primes statutaires: \$600 pour 40 acres de défrichement à \$15 et \$600 pour 30 acres de labour à \$20; crédits d'organisation agricole: \$450, ou \$30 l'acre pour les 15 premières acres défrichées et \$600, ou \$20 l'acre pour les 30 premières acres labourées.

Nous précisons que le colon détermine lui-même par son travail le montant dont il disposera pour son organisation agricole. Le ministère tient compte, bien entendu, dans la distribution des crédits, du degré d'avancement du lot à l'arrivée du détenteur de permis et des octrois déjà versés.

Mais ce montant éventuel de \$3,225 n'est pas le seul argent dont bénéficie le colon. On calcule en effet qu'il en coûte \$3,000 à la Province pour doter de la voirie chaque établissement. Le ministère verse de plus un montant évalué à \$100 en graines de semence, amendements calcaires, octroi pour achat d'animaux, aide en cas de nécessité, etc.

Enfin le ministère de la Santé et le département de l'Instruction publique dépensent de leur côté un montant évalué à \$500 par colon, pour le maintien d'infirmières dans les colonies, pour l'ouverture et le maintien d'écoles de même que pour l'engagement d'institutrices.

Voilà certes une aide généreuse. Il faut encore ajouter le concours que l'État apporte au défricheur en le faisant bénéficier des avantages de la motorisation sous toutes ses formes.

N'avons-nous pas raison de dire que cette politique met à la portée du colon qui veut toutes les chances de réussite ?

Que faut-il maintenant pour se voir octroyer un lot par le ministère de la Colonisation (lot de 100 acres à 30 centins l'acre) ? Les règlements établis sont les suivants: 1° être sujet canadien et avoir eu son domicile dans la province durant les cinq années précédant la demande d'établissement; 2° soumettre sa demande au Service de l'Établissement, ministère de la Colonisation, Hôtel du Gouvernement, Québec; 3° être accepté par la Société de Colonisation de son diocèse; 4° l'aspirant qui est marié doit fournir sur demande son certificat de mariage; 5° avoir une connaissance pratique de l'agriculture; 6° jouir d'une bonne santé, être bon travailleur, honnête et économe; 7° acquérir, par billet de location, un lot d'une superficie jugée suffisante par le ministère de la Colonisation, pour constituer un établissement agricole viable.

Nous avons pensé enfin que les nôtres qui sont épris du désir d'agrandir notre domaine agricole aimeraient trouver dans cette brochure la manière de réaliser leur généreux dessein.

D'abord, dans chaque diocèse de la province on trouve un missionnaire-colonisateur attiré. Le missionnaire-colonisateur est très bien placé pour donner tous renseignements, surtout s'il s'agit d'établissement au loin. En s'adressant à lui, on évite une série de démarches pour aboutir au même point.

Pour ce qui est de l'établissement au proche (v. g.: un fils de cultivateur d'une vieille paroisse désireux de s'établir sur un lot dans les limites paroissiales), il est préférable de communiquer avec le comité local d'établissement composé du curé et de trois ou quatre paroissiens. Ce comité possède les formules et les renseignements voulus et il est en mesure de diriger profitablement l'aspirant-colon.

Établissons tout de suite cependant que ni le missionnaire ni le comité paroissial n'attribuent les lots aux colons. Cette tâche relève uniquement du Service de l'Établissement au ministère de la Colonisation. C'est cet organisme qui décide en dernier ressort si tel lot ira à tel aspirant.

Un jeune homme ou un père de famille veut donc s'établir en pays neuf. Il s'amène au bureau du missionnaire-colonisateur, ou ailleurs s'il s'est entendu avec lui au préalable. Observons en passant qu'une visite sera toujours préférable à une lettre car le missionnaire ne peut inclure dans quelques lignes tous les renseignements qu'il aurait à donner.

Le missionnaire reçoit donc son homme et le renseigne d'abord sur la politique du ministère de la Colonisation, dont il fait voir tous les avantages. Il lui fait part ensuite des possibilités d'établissement au loin. Cela fait, lorsque le candidat paraît sérieux et apte à la tâche à laquelle il aspire, le missionnaire lui fait remplir la formule dite « demande d'établissement ». Quand la formule est remplie, le missionnaire indique au candidat les contrées les plus avantageuses en pays de colonisation et lui conseille d'aller voir sur place. Il lui fait même obtenir un billet de chemin de fer à prix réduit (billet de colon). Le ministère de la Colonisation et la Fédération des Sociétés de Colonisation ont en Abitibi par exemple des hommes dont la fonction est de guider les aspirants-colons qui y vont visiter des établissements possibles. Le missionnaire avise ce guide que Monsieur X sera dans son territoire à telle date. Le candidat s'y rend et choisit son lot.

A son retour l'aspirant qui a trouvé un coin à sa convenance, revient voir le missionnaire et celui-ci communique avec le ministère de la Colonisation pour faciliter la procédure en vue de l'obtention du lot désiré. Il s'occupe même d'organiser le transport du colon, de sa famille et de son ménage, en coopération avec le ministère de la Colonisation qui paie ces dépenses quand il y a lieu.

Entretiens le missionnaire fait une enquête dans le milieu du candidat afin de se rendre compte s'il est réellement apte à devenir colon. Cette enquête n'est en rien une forme d'inquisition: elle est conduite uniquement dans le but de protéger le futur colon afin de ne point l'exposer à se lancer dans une aventure coûteuse pour lui et pour l'État, aventure qui ne manquerait pas de lui faire prendre en aversion la belle œuvre de la colonisation.

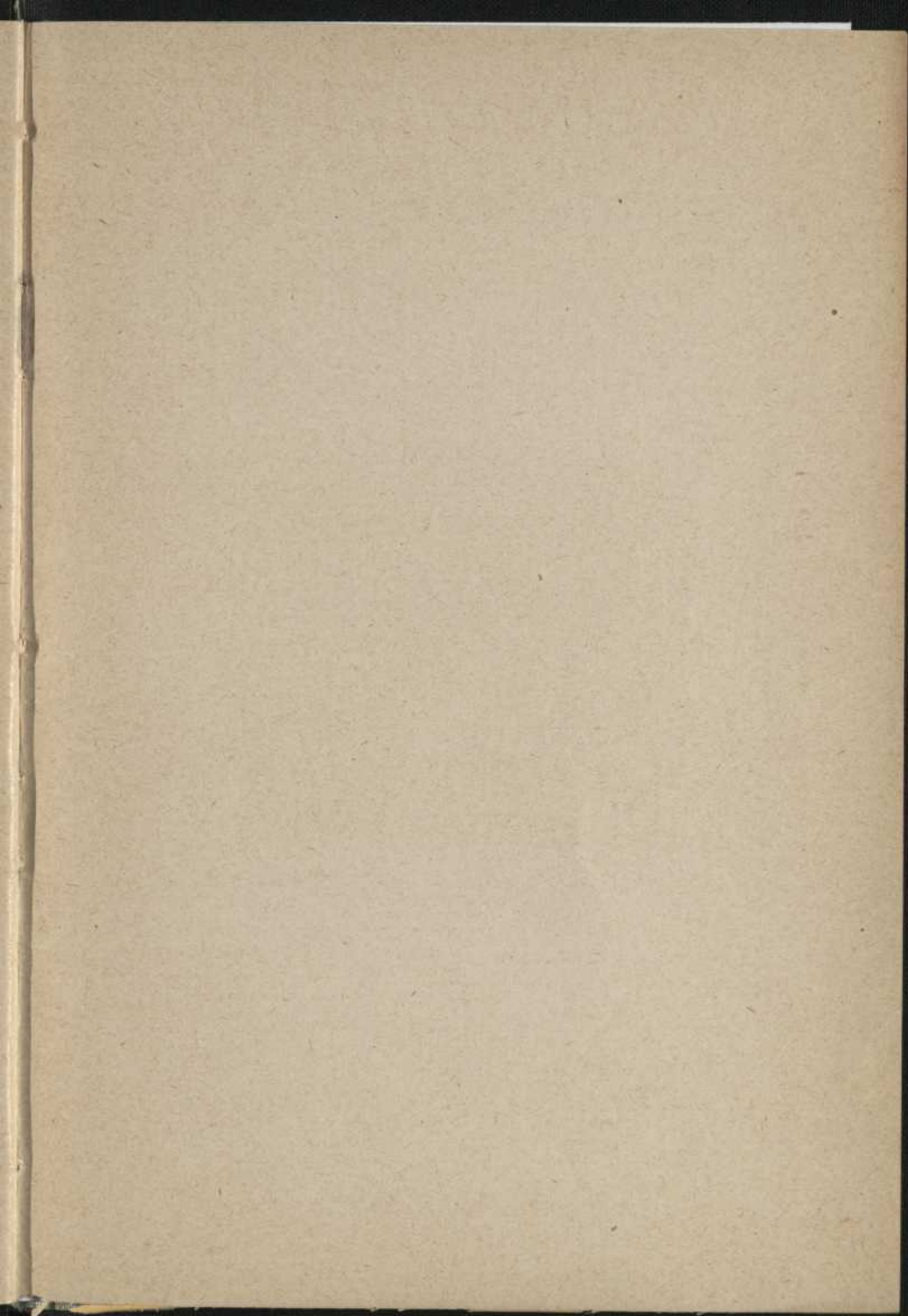
L'hon. M. Bégin a proclamé qu'il voulait faire de la colonisation une œuvre permanente. Cette fin, on l'obtiendra notamment par un choix judicieux des futurs colons. Il vaut la peine que l'on y voit puisque de ce choix dépend la sécurité même du défricheur.

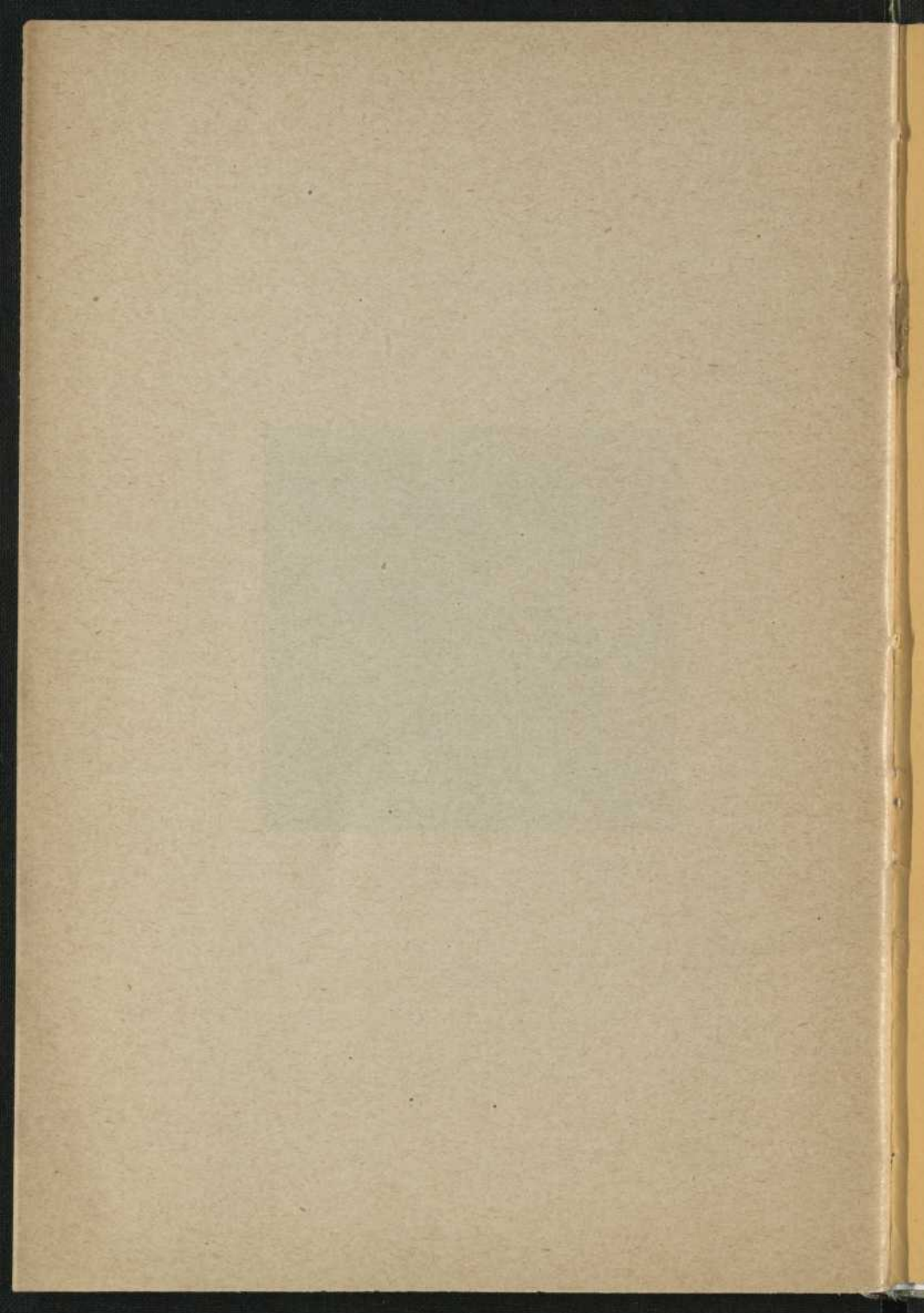
La politique de colonisation s'étend aux anciens combattants. L'hon. M. Bégin a conclu à cette fin une entente avec le gouvernement fédéral. Les anciens militaires désireux de prendre un lot n'ont qu'à se renseigner d'abord auprès de l'administrateur régional de la « Loi des *vétérans* » afin de connaître les avantages auxquels ils ont droit, par exemple les crédits qui leur reviennent. Ensuite, ils n'auront qu'à suivre la filière indiquée plus haut: le missionnaire-colonisateur et le ministère de la Colonisation feront pour eux comme pour les autres aspirants.

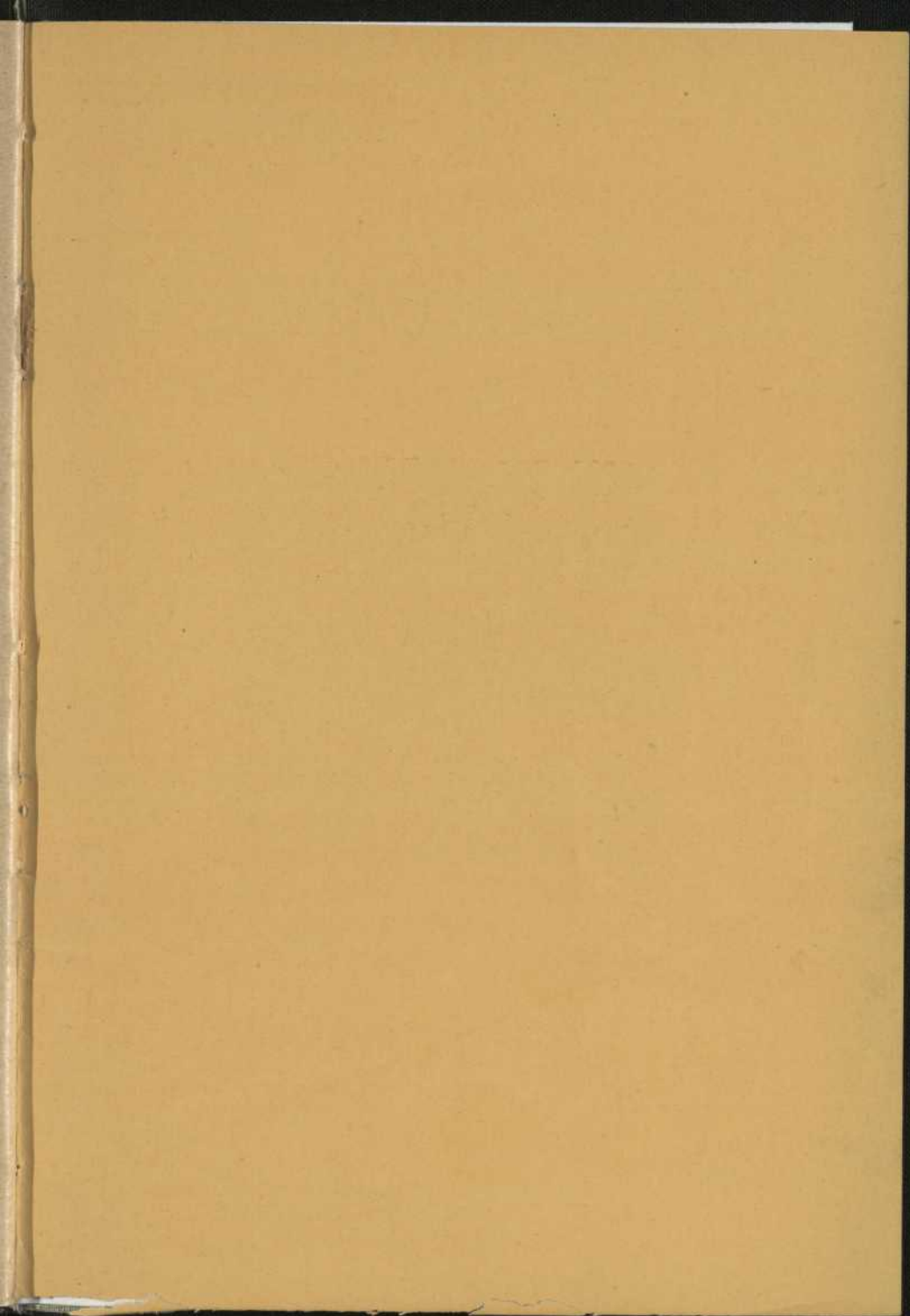
Et voilà! Nous souhaitons très bonne chance aux défricheurs du sol québécois. Les nôtres sont courageux. Des milliers de bons lots attendent qu'ils se décident de poursuivre le grand œuvre de l'agrandissement de notre domaine agricole.



Photo L. Jolin







BNQ



000 472 937



Photo L. Jolin